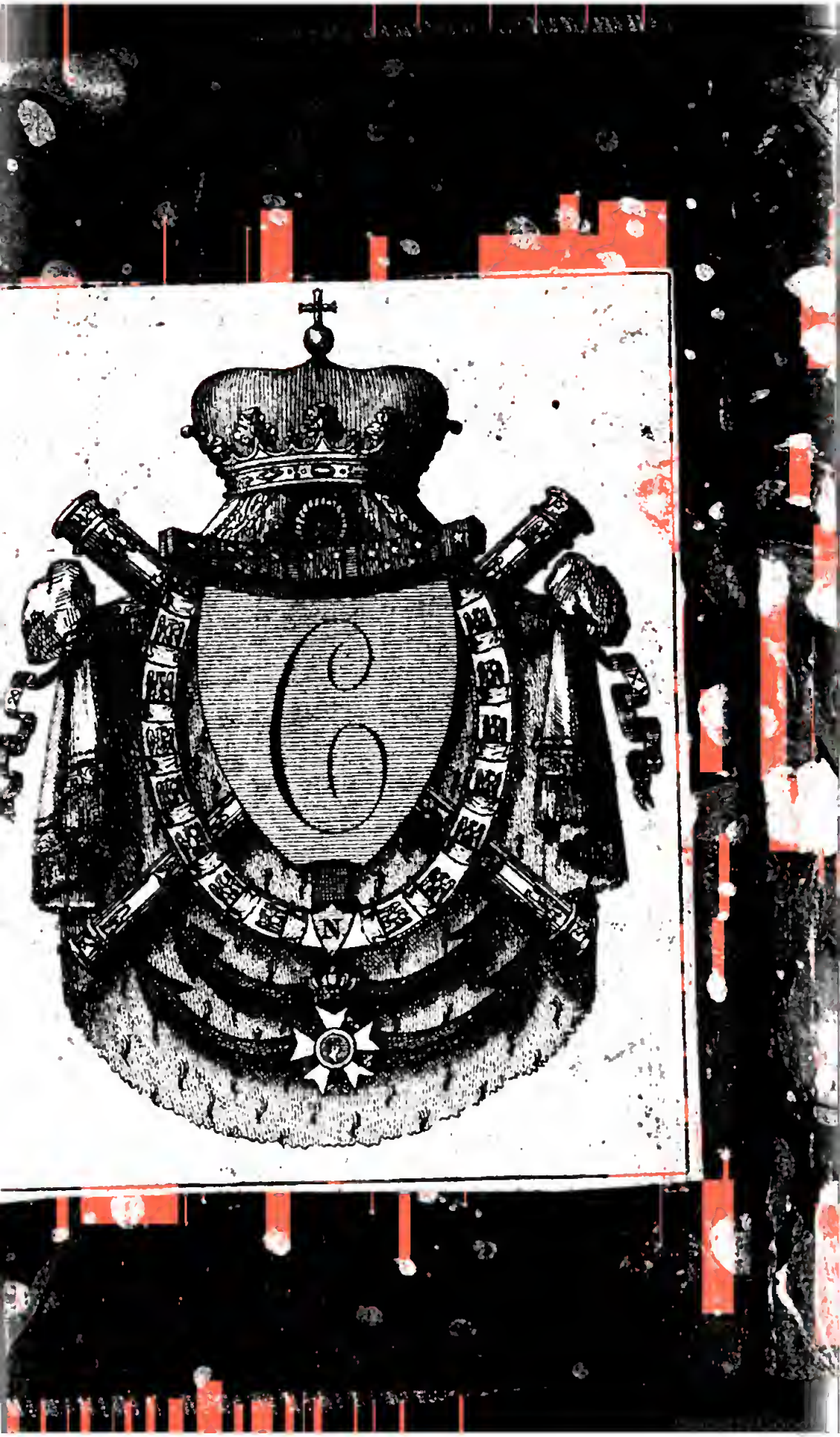

5116

Palat. Lx

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Première Classe :

VOYAGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SBN

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

TOME DIXIÈME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1788.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

VOYAGES.

LETTRE XCVI.

Les voyages ſont l'école la plus inſtructive de l'homme. C'eſt en voyageant qu'il peut apprendre à connoître ſes ſemblables ; c'eſt en vivant avec différens peuples, en étudiant leurs mœurs, leur religion, leur gouvernement, qu'il trouve un terme de comparaiſon pour juger des mœurs, de la religion, du gouvernement de ſon pays. Environné des

préjugés de l'éducation, ſoumis à la loi de l'habitude, tant qu'il ne quittera point ſa terre natale, il ne verra les autres nations qu'à travers un verre opaque, qui changeant à ſes yeux leurs formes & leurs couleurs, lui en fera porter des jugemens faux. Il s'étonnera de leurs erreurs, quand lui-même payera tribut à des erreurs auſſi frappantes; il rira du ridicule de leurs uſages, quand lui-même ſera l'eſclave d'uſages non moins extravagans.

Mais, après qu'il aura examiné avec une attention réfléchie les mœurs & le génie des peuples divers, après qu'il aura calculé juſqu'à quel point l'éducation, les loix

le climat influent ſur leurs qualités phyſiques & morales, la ſphère de ſes idées s'étendra, la réflexion l'affranchira du joug des préjugés & briſera les liens dont la coutume avoit enchaîné ſa raiſon. C'eſt alors que tournant ſes regards vers ſa patrie, le bandeau tombera de ſes yeux, les erreurs qu'il avoit puiſées dans ſon berceau s'évanouiront, & il verra cette terre enchantée ſous ſon véritable jour.

Avant de commencer ſes voyages, il importe qu'il ait une connoiſſance profonde de la géographie & de l'hiſtoire. L'une lui marquera la place qui ſervit de théâtre aux grands événemens : l'autre en retracera la mémoire.

Eclairé de ce double flambeau, s'il parcourt les contrées orientales, où ſont arrivées tant de révolutions étonnantes, il verra tous les objets s'animer ſous ſes pas. Les marbres, les ruines, les montagnes parleront à ſon eſprit & à ſon cœur. Combien de comparaiſons de ce qui fut avec ce qui eſt s'offriront à ſa penſée ? quelle chaîne immenſe d'événemens à parcourir ?

Devenu citoyen de l'univers, il s'élevera au-deſſus de la partialité & de l'opinion, & en décrivant les villes, les pays, il remettra à la vérité le ſoin de conduire ſes pinceaux. Mais qu'il évite de ſe placer, comme tant de voyageurs, ſur le devant de ſes tableaux, d'ap-

peler ſur lui ſeul les rayons de la lumière & de laiſſer dans l'ombre le reſte des perſonnages. Qu'il ſe montre ſans affectation, ou pour mieux éclairer ſon ſujet, ou pour donner plus de poids aux faits qu'il expoſe. Telles ſont les connoiſſances que doit au moins poſſéder celui qui veut voyager avec fruit : tels ſont les principes dont il doit être pénétré.

Aux lumières & au génie de l'obſervation, il faut qu'il joigne encore cette ſenſibilité vive, profonde, pénétrante qui ſeule fait voir & écrire avec intérêt. S'il n'a point été attendri à l'aſpect des lieux, où un défenſeur généreux de la patrie a ſuccombé ; ſi les merveilles des

arts, & les phénomènes de la nature ne l'ont point frappé d'étonnement & d'admiration ; s'il n'a point gémi ſur les ravages de la barbarie & les crimes du deſpotiſme, ſi le feu de l'enthouſiaſme n'a point embraſé ſon cœur près des ruines où vivent encore les reſtes de la grandeur des nations & de la gloire des princes, qu'il ſe garde d'écrire : la nature ne l'avoit pas fait pour tranſmettre à ſes ſemblables les grandes impreſſions que doivent produire les grands objets.

Je crois avoir ſenti ce qu'il faut pour rendre mes voyages intéreſſans ; mais c'eſt à vous, Madame, à juger ſi j'ai ſu le mettre en pratique ; ſi votre eſprit, en parcou-

rant mes lettres, m'accompagne avec plaiſir ; ſi la vérité des deſcriptions vous frappe, ſi les détails géographiques & hiſtoriques vous inſtruiſent ; ſi les faits mémorables que je vous communique, vous paroiſſent placés dans le cadre qui leur convient ; ſi le parallèle des mœurs étrangères & nationales vous ſemble tracé par le jugement & la réflexion, j'aurai réuſſi au gré de mes vœux ; & les travaux, les fatigues, les dangers auxquels je me ſuis voué, ſeront pour moi un ſujet de conſolation.

LETTRE XCVII.

De Mindanao.

JE viens d'achever, Madame, une traverſée de deux cens lieues pour me rendre de Luçon à Mindanao; mais par combien d'inquiétudes & de terreurs ai-je acheté le bonheur d'y aborder? Trois jours après notre ſortie de Cavite, qui ſert de port à Manille, nous avons été accueillis par une tempête qui a duré quatre jours, & nous a préſenté mille fois toutes les horreurs de la mort. Le vaiſſeau qui nous portoit eſt un vieux bâtiment, dont à force de radoubs on étoit parvenu à déguiſer la foibleſſe. Il étoit im-

poſſible qu'il réſiſtât long-tems aux efforts des vagues & des vents. Auſſi vers la fin du quatrième jour s'eſt-il déſaſſemblé & ouvert, au point que les deux pompes qui ne furent abandonnées ni le jour ni la nuit pouvoient à peine ſuffire à vuider l'eau qui entroit de toutes parts. La grande vergue s'eſt rompue deux fois dans le milieu, & nos voiles ont été miſes en pièces. J'ai vu trois matelots & deux eſclaves emportés au loin dans la mer. Enfin le péril étoit devenu ſi preſſant, qu'on réſolut de ſoulager le vaiſſeau en jettant toutes les marchandiſes. Mais cette fatale néceſſité a été l'occaſion d'un autre déſordre. Comme il falloit commencer

par les coffres & les ballots qui s'offroient les premiers, il s'eſt élevé une ſi furieuſe querelle qu'on en eſt venu aux coups d'épée. Le Capitaine, quoiqu'appelé par d'autres ſoins, s'eſt vu contraint d'employer tous ſes efforts pour arrêter les plus furieux & leur faire mettre les fers aux pieds. Cette juſte ſévérité a rétabli le bon ordre, & tout l'équipage ayant travaillé de concert, nous avons vu la fin de la tempête avec quelque eſpérance d'arriver au lieu de notre deſtination, parce que nos travaux réunis avoient mis le navire en état d'achever le voyage. Un vent de mer auſſi paiſible que le précédent avoit été furieux, nous a pouſſés vers

Mindanao. Enfin nous voici arrivés, & je me hâte de vous rendre compte de l'accueil perfide que nous avons reçu du ſouverain de cette île. Car la domination des Eſpagnols ne s'étend point juſqu'ici : c'eſt un prince Mahométan qui y règne, & qui ne manque jamais de ſaiſir l'occaſion de nuire aux Européens, toutes les fois qu'il croit pouvoir le faire impunément.

Avant-hier, à peine étions-nous arrivés, qu'un de ſes officiers vint à bord & meſura notre vaiſſeau. Ceſt un uſage imité des Chinois, qui prennent toutes les dimenſions des bâtimens, pour ſavoir exactement ce qu'ils peuvent contenir. Perſuadé que la ſaiſon nous obli-

geroit de faire quelque séjour dans cette île, le Capitaine Espagnol s'est cru intéressé à ménager le Sultan & à souffrir l'exécution de ses ordres. Il lui fit même annoncer sa visite avec quelques présens; ma bonne fortune a voulu qu'il me fût permis d'assister à cette entrevue.

Nous fûmes conduits à la lumière des flambeaux jusqu'au palais, où nous trouvâmes le Monarque avec douze seigneurs de son conseil, assis sur de riches tapis. La conversation se fit en espagnol par l'entremise d'un interprête. Après les premiers complimens, il nous dit que notre vaisseau n'étoit pas en sûreté à l'embouchure de la rivière, à cause des vents d'ouest,

qui doivent ſouffler bientôt avec la dernière violence. Il nous conſeilla de nous approcher de la ville. L'avis en effet eſt utile. Nous ſavons que tous les ans, à l'époque de l'année où nous ſommes, les vents d'oueſt ſoufflent avec impétuoſité; & que la rivière, qui s'enfle prodigieuſement, amène de gros arbres flottans, dont on ne peut ſe garantir qu'avec de grands efforts. Mais nous ſavons auſſi que, plus près de la ville, les eaux nourriſſent des milliers de vers qui rongent & conſument le bois. Rien n'eſt plus étonnant que la voracité de ces animaux; les habitans ſavent ſi bien ce qu'ils en ont à craindre, que chaque fois qu'ils reviennent

de la mer, ils tirent leurs bâtimens à ſec, en brûlent le fond, & ne les remettent à flot qu'après les avoir ſoigneuſement réparés. Les vers, qui percent un vaiſſeau dans l'eau ſalée, meurent dans l'eau douce; & ceux d'eau douce périſſent dans l'eau ſalée: mais les uns & les autres multiplient à l'infini dans celle qui n'eſt ſalée qu'à moitié. En outre, on n'en trouve jamais fort loin en mer; ils ſont, ou dans les baies, ou dans l'embouchure des rivières, & toujours à peu de diſtance du rivage. Enfin les environs de Mindanao ſont de tous les rivages connus celui où ces inſectes ſont à la fois & plus gros & plus voraces.

D'après la connoiſſance de ce phénomène d'hiſtoire naturelle, il nous a été facile de juger l'invitation du Monarque Indien. Elle n'a eu pour but que de livrer notre vaiſſeau à ces vers rongeurs. Le Capitaine à ſon tour a pris le parti du déguiſement. Sa réponſe a été celle d'un homme pénétré de reconnoiſſance, & qui ſous le prétexte plauſible d'entretenir plus facilement, ſur ſon bord, loin de la ville, l'obéiſſance & la diſcipline, demande la permiſſion de garder ſon premier poſte, ſans s'effrayer des travaux auxquels il faudra que ſe livre l'équipage, lorſque les vents attendus tourmenteront la mer.

Telle eſt, Madame, l'hiſtoire de

notre arrivée à Mindanao. Vous concevez ſans peine que nous ſommes condamnés à y ſéjourner dans une pénible défiance des intentions & des projets du ſouverain ſur nous. Cet état de gêne & de contrainte enchaînera néceſſairement les élans de ma curioſité. Il faudra que dans mes courſes différentes j'appelle toujours à ma défenſe une certaine inquiétude commandée par la prudence. La moindre indiſcrétion pourroit compromettre & ma liberté & peut-être ma vie. Mais j'ai déjà couru ſi ſouvent les mêmes haſards, & je ſuis ſi bien guidé par l'expérience, que je ne déſeſpère pas tout-à-fait de moi-même. Dès demain je reprendrai le cours de mes

obſervations. Elles ne peuvent manquer d'intérêt : je parcours une île; & les inſulaires, par cela ſeul qu'ils vivent à demi ſéparés du reſte des hommes, ont toujours un caractère moins mêlangé & une phyſionomie de vices & de vertus plus fortement prononcée.

LETTRE XCVIII.

De Mindanao.

Il n'eſt pas néceſſaire, Madame, d'un long ſéjour dans cette île, pour ſaiſir dans les mœurs des Mindanayens quelques traits dignes d'une obſervation particulière. L'eſprit & les yeux les moins exercés à voir ſont d'abord frappés d'étonne-

ment; tout ce qui se présente ici à la première vue est loin de tout ce qui s'offre ailleurs.

A peine notre vaisseau eut-il pris sa station, que nous vîmes voguer vers nous un grand nombre de barques chargées d'une foule d'insulaires, qui tous, à l'envi l'un de l'autre, se disputoient l'avantage de monter les premiers sur notre bord. Ce fut à l'instant un mêlange confus de voix qui nous demandèrent officieusement : *à qui faut-il un* CAMARADE, *ou une* PAGALI ? ils entendent par l'un un ami familier, & par l'autre une intime amie. J'étois alors auprès du Capitaine, qui déjà avoit fait trois fois ce même voyage; c'est de sa bouche même que j'ap-

pris que l'offre de chacun de ces insulaires étoit toujours payée de quelque présent par l'étranger à qui elle étoit adressée, soit qu'on l'acceptât ou qu'on la refusât. Il fallut donc me résoudre à payer la rétribution accoutumée, & j'en fus quitte pour quelques plumes d'un faisan de la Chine, après le don desquelles je me vis délivré de toute importunité. Le plus grand nombre de mes compagnons de voyage n'a fait le présent ordinaire qu'en signe d'acceptation, & dès ce moment toutes les fois qu'ils descendront dans l'île, ils seront bien reçus, chacun chez son camarade ou chez sa pagali: à la vérité chaque nouvelle visite doit être payée par un

nouveau préſent. C'eſt à ce prix que l'entrée de la maiſon eſt ouverte. On y mange, on y couche pour ſon argent, & l'unique faveur qu'on y obtienne gratis eſt le bétel qu'on n'épargne à perſonne ; on eſpère ſans doute que les eſprits voluptueux de cette plante, en irritant dans chaque étranger le ſentiment de la vie, le rameneront plus ſouvent chez ſes amis & que de ces viſites répétées s'augmenteront les revenus de la maiſon. Toutes les claſſes de la ſociété fourniſſent des pagalis. La nobleſſe elle-même (car où ne retrouve-t-on pas cette inſtitution, l'une des plus grandes injures que l'homme ait faites à l'homme?) la nobleſſe elle-

même ne voit qu'un bien petit nombre de femmes dont elle eſt compoſée, ſe diſpenſer du rôle honteux de pagali. Je comprens ſans peine que l'influence du climat agiſſe impérieuſement ſur elle. Cette puiſſance ſuffit pour expliquer ſouvent le déſordre des mœurs : mais comment ſe fait-il que l'intérêt vienne s'y aſſocier & pouſſe juſqu'au dernier degré de la dépravation cette dépravation générale ? Chez les peuples anciennement policés, où l'inégalité des fortunes eſt extrême, ou le deſir de briller eſt commun à tous les états, afin de faire diſparoître les marques extérieures de cette inégalité, qu'un vil intérêt ſe mêle quelquefois aux

penchans corrompus de la nature, l'homme qui connoît le cœur humain trouve aiſément le mot de cette énigme ; mais ici, l'amour de l'intérêt n'a pas le même aliment ; les fortunes ſont preſque toutes au niveau les unes des autres. Peu de choſe ſuffit aux beſoins de la vie, & la fécondité de la terre fournit ſans peine à ces beſoins. Vous voyez, Madame, que l'énigme eſt ici plus compliquée, & que pour l'expliquer, il me faudroit remonter à des cauſes qui vraiſemblablement me reſteront toujours inconnues ; à moins que vous n'adoptiez la penſée d'un Anglois qui a formé ici un riche établiſſement. Cet Européen, à qui j'ai été préſenté & qui

m'accueille avec cette bienveillance ordinaire à ſa nation, attribue à la laideur extrême des Mindanayennes l'uſage que je vous dénonce. En effet elles ont le nez ſi court & ſi plat entre les yeux, qu'on diſtingue à peine cette partie de leur viſage. Leur front n'a pas non plus d'élévation ſenſible. La réunion de ces deux traits leur donne une phyſionomie difforme. Vous devez donc concevoir, me diſoit ce Négociant philoſophe, comment l'homme néglige ici la femme. Le cœur n'eſt jamais ſéduit, parce que l'œil n'eſt jamais enchanté. C'eſt cet enchantement qui parmi nous produit la jalouſie, ou du moins le deſir d'une préférence excluſive; au

lieu que dans cette île ce n'eſt que momentanément que la femme eſt néceſſaire à l'homme. L'inſtant d'après, elle ceſſe d'être quelque choſe pour lui. Delà cet abandon qu'il en fait, & qui devient pour elle une liberté illimitée, dont elle uſe envers des étrangers, à qui le ſéjour de la mer a impoſé de longues privations, & qui, rendus indulgens par le ſentiment du beſoin, ne voient dans la femme que ſon ſexe.

Cependant ces mêmes inſulaires, ſi complaiſans envers les étrangers, ſe montrent plus difficiles les uns envers les autres. L'adultère eſt défendu entr'eux. La punition, il eſt vrai, n'en eſt pas rigoureuſe, elle n'en veut qu'à la bourſe. Après le

le payement, qui eſt reglé par la ſentence des anciens, l'honneur eſt rendu à l'offenſé, qu'on oblige alors à reprendre ſa femme, & qui en effet la reprend ſans humeur.

Puiſque je me ſuis engagé à vous faire l'hiſtoire entière des mœurs de ce pays, ne vous effrayez pas, Madame, du récit d'une coutume barbare qui règnoit ici, il n'y a pas long-tems encore. On avoit créé des officiers publics, qu'on payoit fort chérement, pour ôter la virginité aux jeunes épouſées, parce que les maris refuſoient de prendre ce ſoin, comme un effort trop pénible pour eux. Il ne reſte maintenant aucune trace de cette infâme inſtitution. Cependant aujourd'hui

même il eſt, m'a-t-on dit, plus d'un Mindanayen qui s'afflige de trouver ſa femme à l'épreuve du ſoupçon, parce qu'il en conclut que n'ayant été deſirée de perſonne, elle doit avoir quelque mauvaiſe qualité, qui l'empêchera d'être heureux avec elle.

A ces différens traits qui caractériſent les mœurs de cette île, j'ajouterai une loi plus ſage, & digne peut-être d'être adoptée en partie par les nations éclairées. Dans les clauſes préliminaires de tous les mariages, on a la prudence de prévoir la poſſibilité, ou du divorce, ou de la répudiation; & dans ce cas, comme c'eſt le mari, & non la femme, qui apporte une

dot, on convient que la femme rendra une partie de cette dot, par forme de punition, ſoit de ſa mauvaiſe conduite, ſoit de ſa maladreſſe; car on eſt vivement perſuadé ici que la femme n'a beſoin que d'une volonté bien arrêtée pour fléchir & plier celle de l'homme le plus impérieux & le plus ſauvage; & cependant lorſque le divorce arrive, il n'entraîne après lui ſur la femme aucun déshonneur, pourvu que les conditions en aient été reglées. Il eſt aiſé de juger combien cette loi eſt favorable à la multiplicité des mariages; malheureuſement elle eſt contrariée par une coutume, qui condamne le mari à des dépenſes exceſſives le jour de ſes nôces. Les

parens de l'accordée font payer au futur l'entrée de la maiſon, ce qui ſe nomme le *paſſava*; enſuite la liberté de parler à ſa femme, ce qu'on appelle *patignog*; puis celle de boire & de manger avec elle, liberté qu'on déſigne ſous le nom de *paſſalog*; enfin, lorſqu'il veut uſer de tous les droits d'époux, il faut qu'il paye encore le *ghina-puang*, dont la valeur eſt toujours proportionnée à la condition des parens.

Les Mindanayens ont encore dans leurs mœurs quelque choſe qui doit, Madame, vous donner de l'eſtime pour eux. Née, comme moi, dans les provinces méridionales de la France, où le droit Romain qui

nous régit, a conſervé aux pères une partie de cette autorité ſacrée qui leur fut donnée par la nature, & qui bien mieux que les coutumes de nos provinces ſeptentrionales entretient la ſoumiſſion & le bon ordre dans les familles, vous applaudirez à mes Inſulaires pénétrés d'un reſpect & d'un amour religieux pour les auteurs de leur naiſſance. Les Chinois ſeuls de tous les peuples que j'ai déjà étudiés, l'emportent ſur les Mindanayens, par cette eſpèce de culte que les enfans rendent à leurs pères. Mais peut-être auſſi que les Chinois, ainſi que les anciens Romains, ont dépaſſé la borne, où la ſageſſe des loix doit arrêter l'autorité paternelle. Le droit

de mort qui n'appartient certainement à aucun individu, & peut-être à aucune ſociété, réſide à la Chine entre les mains de tous les chefs de famille. Ici, la paternité eſt moins redoutable & n'en eſt pas moins reſpectée. Le père ordonne, & il eſt obéi, parce qu'on croit entendre parler, non le pouvoir, mais l'expérience, que vient fortifier encore dans les enfans l'habitude de la docilité autant que la voix de la reconnoiſſance.

Et delà peut-être eſt né dans cette île ce ſentiment de vénération pour les morts, dont les témoignages ſe manifeſtent aiſément aux yeux, même dans les conditions les plus pauvres. On revêt les cadavres d'un

habit neuf ; on les couvre des plus belles toiles : on plante des arbres & des fleurs autour du ſépulchre, & l'on y brûle les plus doux parfums. Ces ſoins religieux ont, je ne ſais quoi de touchant & d'aimable, qui fait diſparoître ce que la mort a d'horrible. Que nous ſommes loin en Europe d'embellir ainſi la cérémonie des funérailles ! A peine la perſonne qui nous eſt la plus chère a-t-elle ceſſé de reſpirer, que nous en abandonnons les reſtes à des mains viles & mercenaires, chargées de les envelopper à la hâte des voiles les moins précieux, & au lieu de cette riante verdure & de ces belles fleurs dont les tombeaux ſe montrent ici parés,

nos cimetières, par leur triſte nudité, repouſſent le cœur & les yeux, & répandent à l'entour une impreſſion d'horreur, que la piété & la philoſophie ont de la peine à ſurmonter. Auſſi la perſpective de la mort, loin d'être effrayante pour les Mindanayens, leur paroît ſi naturelle, qu'ils obſervent l'uſage religieux de faire leur cercueil pendant leur vie & de l'expoſer en vue dans leurs maiſons, afin d'avoir ſans ceſſe ſous les yeux le ſouvenir du tribut que la race humaine doit à la mort. Cet uſage, qui n'appartient à aucun autre peuple, ſe retrouve, vous le ſavez, Madame, chez les Religieux de l'Abbaye de Cîteaux connus ſous le nom des

pères de la Trappe : mais autant la pratique de cet uſage eſt douce aux Mindanayens, autant elle eſt pénible & ſouvent affreuſe aux Religieux de la Trappe. Oui, Madame, je vis il y a environ dix ans, ſous les murs de ce ſombre monaſtère, je vis, & mon ame en eſt encore navrée, une triſte victime du repentir & du déſeſpoir, traîner ſa douleur ſous la haire & le cilice : je la vis s'avancer ſur le bord de ſa foſſe, & là, d'une main tremblante, prendre la bêche, & ôter une couche de cette terre, tous les jours arroſée de ſes larmes. Oui, j'entendis, & je crois entendre encore ſa voix gémiſſante maudire le jour & le ſerment ſacré qui l'en-

chaînèrent vivant à la mort ; je l'entendis évoquer, du fond de ſa foſſe, cette mort qui lui paroiſſoit ſi douce, mais trop tardive. Ah ! Madame, que cette voix deſcendit profondément dans mon ame ! quelle impreſſion de douleur, de pitié elle y grava ! oh que la ſenſation que j'ai éprouvée à la vue de ce cercueil Mindanayen, eſt différente ! Ici on voit la mort dans ſon jour, elle n'offre rien de terrible, rien de déſeſpérant : en effet ce que nous dit, ce que nous apprend ce tombeau, la nature nous le répète tous les jours, tous les inſtans : l'homme doit ſubir le ſort général de tous les êtres, il faut qu'il meure ; eh bien ! cette

idée, lorſqu'elle eſt toute nue, ne me paroît point effrayante. Concluons donc que la mort n'auroit jamais apparu ni hideuſe ni déſeſpérante, ſi l'imagination de l'homme & les inſtitutions ſociales n'avoient eu ſoin de la revêtir d'un caractère de triſteſſe & d'horreur.

LETTRE XCIX.

IL faut bien, Madame, que je vous diſe un mot de la capitale de l'île qui porte auſſi le nom de Mindanao. Sa ſituation eſt au midi de l'île à ſept degrés vingt minutes de latitude ſeptentrionale, ſur les bords d'une petite rivière qui n'eſt qu'à deux milles de la mer. Elle

m'a paru peu peuplée; je n'ai vu que très-peu d'artisans; les principaux sont les orfèvres, les forgerons & les charpentiers, quoiqu'à peine y voit-on trois orfèvres; ils travaillent en or & en argent, & ne font que ce qu'on leur commande, mais ils le font bien; aussi n'ont-ils point de boutiques, aussi n'ont-ils point de marchandises à vendre. Les forgerons y travaillent le mieux possible, avec de très-mauvais outils. J'admire tant d'adresse avec si peu de moyens: ils n'ont point d'étau, point d'enclume; ils forgent sur une pierre fort dure ou sur un morceau de vieux canon; & cependant je vois sortir de leurs mains

des

des ouvrages achevés. Preſque tous les habitans ſont charpentiers : ils ſavent tous manier la hache droite & la hache courbe ; mais ils n'ont point de ſcie. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux, & de chaque moitié, ils forment une planche, qu'ils poliſſent avec la hache : ce travail eſt fort pénible ; mais le bois, conſervant tout ſon grain, eſt d'une ſolidité qui les dédommage & de la peine & des frais.

Vous concevez bien, Madame, que les Mindanayens, étant ſans commerce, ſans induſtrie, ſans invention pour les arts mécaniques, doivent néceſſairement vivre dans la pauvreté. Cependant ils trou-

vent de fort bon or, en creuſant aſſez loin dans la terre ; ils en trouvent dans les rivières, en y faiſant des foſſés avant l'arrivée du flot. A la vérité il ne leur importe guère d'avoir des richeſſes ; ils ont ſi peu de beſoins ! Leur nourriture ne conſiſte qu'en une petite doſe de riz & dans quelques racines, comme leur habillement n'eſt qu'une ſimple veſte, unie à un haut de chauſſe & à un turban qui couvre & pare leur tête. Je leur ai toujours vu les jambes & les pieds nûs. Les femmes portent les cheveux longs, noués & pendans par derrière. Leur robe n'eſt qu'une veſte, comme celle des hommes, avec une juppe d'une ſeule pièce couſue par les deux bouts.

Nous allâmes dîner hier chez un vieux Seigneur Mindanayen. La forme de ſon hôtel, qui eſt bâti comme tous les hôtels de l'île, me parut bien extraordinaire : il eſt élevé ſur des piliers qui ont juſqu'à vingt pieds de hauteur. Auſſi n'y a-t-il qu'un étage diviſé en pluſieurs chambres, où nous montâmes de la rue, par des degrés ; mais quelle ſurpriſe fut la mienne, lorſque, dans la première chambre, je vis des canons montés ſur leurs affûts ! Le Seigneur, qui s'apperçut de mon étonnement, me dit que c'étoit l'uſage des Seigneurs de l'île, d'avoir, comme le Roi, de l'artillerie dans leurs hôtels. Nous fûmes introduits dans la ſalle à manger,

où l'on avoit dreſſé autant de tables que nous étions de convives; cet uſage règne dans toutes ces îles, ainſi qu'à la Chine : on y mange, aſſis ſur des ſièges, mais ces ſièges ſont peu élevés; c'eſt l'uſage dans toutes les Philippines de ne jamais manger ſeul ; on veut du moins un convive. Un mari qui perd ſa femme eſt ſervi pendant trois jours par des hommes vœufs; les femmes, après la mort de leurs maris, reçoivent le même office de trois veuves. Les convives inſulaires bûrent ſelon leur coutume beaucoup plus qu'ils ne mangèrent; pour mes compagnons & moi, nous mangeâmes d'un appétit vraiment européen : à la vérité, je croyois dîner en Europe,

car on nous ſervit des lapins dont l'île nourrit une quantité prodigieuſe. Au deſſert on voulut nous faire manger du Durion : c'eſt un fruit natif de Mindanao, & très-eſtimé ſur toute la côte des Indes. Il renferme trois ou quatre amandes, couvertes d'une ſubſtance molle & blanchâtre, avec un noyau ſemblable à celui des prunes, qu'on mange rôti comme nos marrons. Il eſt comme tous les autres fruits orientaux ; c'eſt-à-dire qu'il faut le cueillir pour le faire arriver à ſa maturité. On aſſure que l'arbre eſt très-lent à produire ; ſon adoleſcence eſt de vingt ans. A cet âge ſeulement il donne ſes premiers fruits. Vers la fin du repas, pour égayer la

fête, arrivèrent des baladines qui danſoient en chantant. Leur muſique & leurs danſes reſſemblent à celles des Chinois. Une baladine chantoit, & les autres répétoient les couplets au ſon d'un tambour de métal (c'eſt leur ſeul inſtrument de muſique). A chaque refrain, je riois de leurs geſtes grimaciers; elles étendoient un pied en avant, battoient des mains, & pouſſoient de grands cris. Leur danſe ne me parut pas moins riſible: elles dansèrent toujours terre à terre, ne remuant les pieds que pour tourner; & c'étoit toujours avec des inflexions de corps très-pénibles. Ces danſes finies, les baladines diſparurent tout-à-coup, & nous vîmes s'ou-

vrir un nouveau ſpectacle. Un homme armé de pied en cap s'avance dans la ſalle, pouſſe des cris menaçans, feint d'attaquer un ennemi inviſible, s'eſcrime du ſabre & de la lance, juſqu'à ce qu'il ait terraſſé ſon adverſaire. Ce combat fini, un autre champion parut & fit les mêmes bravades. Ordinairement les grands ſeigneurs de la cour jouent ce perſonnage, & ils s'en tiennent fort honorés. Le Roi, dit-on, n'aſſiſte jamais à un repas ſans le voir terminer par un pareil combat. Vous venez, Madame, d'entendre & de voir toute la muſique, toutes les danſes & tous les ſpectacles des Mindanayens. Ces inſulaires ſont la nation la plus belli-

queuſe de toutes celles qui peuplent les Philippines ; ils font uſage, comme les habitans de Borneo, de la ſarbacane, avec laquelle, par la ſeule force du ſouffle, ils lancent de petites flèches empoiſonnées qui cauſent infailliblement la mort, ſi le remède n'eſt appliqué ſur le champ. L'expérience a fait connoître que l'excrément humain eſt le plus ſûr topique.

LETTRE C.

De Xolo.

IL y a trois jours qu'à la première apparence du beau tems, nous quittâmes Mindanao. A trente lieues de cette île, vers le ſud-eſt, nous avons rencontré celle de Xolo. Vous ne concevez pas le mouvement, l'agitation & le tumulte qui animent les bords de cette île : le commerce y forme un ſpectacle vivant. C'eſt un flux & reflux continuel de navires Mores, qui ne ceſſent d'exporter & d'importer des marchandiſes. Ce rendez-vous de tout ce qu'il y a de marchands ou de trafiquans dans les

Philippines fait juſtement nommer Xolo, la foire de toutes les îles voiſines.

Xolo eſt la ſeule des Philippines qui offre des éléphans : ils y ſont extrêmement multipliés, parce que les inſulaires n'ont pas, comme dans la plus grande partie des Indes, l'uſage d'apprivoiſer ces animaux. On y trouve des chèvres ſauvages, dont la peau n'eſt pas moins mouchetée que celle des tigres. On les apperçoit par grouppes ſuſpendues au penchant des montagnes, tantôt grimper ſur la cîme & tantôt ſe précipiter hardiment dans le creux des vallons. L'oiſeau le plus remarquable eſt celui qui porte le nom de l'île : c'eſt le Xolin ; il eſt de la

groſſeur d'une grive, de couleur noire & cendrée. Sa tête, au lieu de plumes, eſt parée d'une eſpèce de couronne ou de crête de chair. Son plumage eſt varié de gris, de verd, de rouge, & de blanc, avec une tache d'un rouge vif au milieu de l'eſtomac; ce qui diſtingue ſurtout le Xolin, c'eſt le pourpre éclatant de ſon bec & ſes pieds. Il bâtit ſon nid ſur les rochers qui bordent la mer & le ſuſpend au rocher même, à-peu-près comme l'hirondelle attache le ſien aux murailles. Ces nids paſſent pour un mets délicieux à la Chine & dans toutes les Indes. Nos inſulaires les connoiſſent auſſi ſous le nom de Salangan.

Parmi les fruits de Xolo, le plus

renommé eſt l'eſpèce de pomme que les Eſpagnols ont nommée le fruit du Roi, parce qu'elle n'eſt cultivée que dans ſon jardin. Sa groſſeur eſt celle d'une pomme commune, & ſa couleur le diſpute au plus beau pourpre. Ses pepins blancs, de la groſſeur d'une gouſſe d'ail, ſont revêtus d'une écorce auſſi épaiſſe que le cuir. J'eus la curioſité d'en goûter, & le goût m'en parut très-agréable. Dans cette île l'appétit, dit-on, n'eſt jamais malade : une herbe nommée *ubosbamban* a la vertu de l'exciter.

Il faut, Madame, que je vous rappelle la manière dont les Eſpagnols ſe rendirent maîtres du fort *Dilligan* ſitué non loin de Xolo,

dans la province de Dapitan. Les gardes du fort ſaiſis d'une crainte puérile, en voyant les Eſpagnols, l'épée au côté, manger du biſcuit, & fumer du tabac, les prirent pour des monſtres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres & qui vomiſſoient de la fumée. Cette terreur panique glaça leur courage, les déſarma, les précipita aux genoux des Eſpagnols, & arracha de leur bouche le ſerment de fidélité & de ſoumiſſion, qu'ils ont toujours gardé avec une ſorte de ſuperſtition.

Convenons que ces Eſpagnols, s'ils n'ont pas été le peuple de l'Europe le plus laborieux, ont été, du moins, des conquérans

bien heureux. Et certes, c'eſt une manière de conquérir douce & commode que celle de manger du biſcuit & de fumer du tabac !

Plût-à-Dieu qu'ils euſſent employé la même manière dans la conquête du nouveau continent. Et pourquoi remplir un monde entier du ſang de ſes habitans ! pourquoi abuſer lâchement de l'innocente ſimplicité de ces pauvres inſulaires ? C'étoit par la douceur, par l'humanité, par tout ce que la pitié inſpire de confiance qu'il falloit combattre ; ces armes leur auroient aſſuré une domination plus prompte, plus douce & bien chère à tous les peuples éclairés. Vainement l'Eſpagne voudroit-elle effacer

ce ſang innocent des faſtes de l'hiſtoire ; l'hiſtoire en ſera toujours rougie.

Au reſte les Eſpagnols ont des relations à Xolo, mais point d'établiſſement.

Me voilà, Madame, prêt à ſortir de Xolo pour pourſuivre ma courſe dans les différentes îles que les Philippines offrent encore à mes obſervations.

LETTRE CI.

De Zébu.

LE plus ſûr moyen, Madame, de connoître l'intérieur du pays, eſt de s'attacher à quelque Miſſionnaire. Un de ces pères m'ayant permis de l'accompagner, nous primes notre route vers le ſud-eſt, où nous ne tardâmes pas à découvrir l'île de Paragua, & à y débarquer. Une partie appartient au roi d'Eſpagne, & l'autre au Roi de Bornéo. Ces deux Monarques y ont chacun un gouverneur, qui, lorſqu'ils traitent enſemble de quelques affaires, terminent leur conférence d'une manière bien ſingulière. Le Gouver-

neur de Bornéo tire de ſon bras une goutte de ſang qu'il met dans un verre de vin & le préſente à boire au Gouverneur Eſpagnol, pour cimenter leur amitié : celui-ci le boit, ſe tire du ſang à ſon tour & le préſente de même. J'ai vu à Paragua, même parmi les chrétiens, une autre coutume barbare que les Miſſionnaires n'ont jamais pu abolir : ſi un enfant vient au monde, aveugle, boiteux, eſtropié, ou avec quelque partie maléficiée, qui l'empêche de travailler, ils l'enferment tout vivant dans le tronc d'un arbre, & l'enterrent ainſi, comme inutile à ſes parens & à la ſociété.

Quand nous quittâmes l'île de

Paraguą, les Calamianes ſe préſentèrent au nord-oueſt ; les îles de Cuyo ſont partie du même gouvernement. Panay eſt une des plus peuplées des Philippines. L'agilité des ſauvages qui habitent ces montagnes, eſt ſi grande, qu'ils prennent à la courſe les ſangliers & les cerfs, qui s'y trouvent en nombre prodigieux. Ils les mangent tout cruds ; rangés autour de l'animal, ils s'acharnent à leur proie comme des vautours.

Les Eſpagnols aſſurent que lorſqu'il tonne dans cette île, au lieu de foudre, il y tombe de petites croix de pierres d'un verd noirâtre, auxquelles ils attribuent de grandes vertus : j'en ai vu entre leurs mains

& j'ai ri de leur crédulité ; ce ſont de petites pierres qu'on a taillées dans cette forme, & dont les prêtres & les moines tâchent de tirer profit. C'eſt ainſi que dans tous les tems & dans tous les lieux on a vu les miniſtres des autels envelopper leur fourberie & leur avarice d'un voile myſtérieux. Autrefois l'île de Tanay étoit noire de Jéſuites ; aujourd'hui on y voit des Auguſtins ; ceux-ci ont auſſi pénétré dans l'île des nègres voiſine de celle de Zébu, où nous abordâmes au ſortir de Panay.

C'eſt dans l'île de Zébu, que le fameux Magellan & les officiers Eſpagnols ſes compagnons furent maſſacrés par les Indiens. Cet habile

navigateur, après avoir fait la découverte des Philippines, aborda dans cette île. Ce fut la première qui le reçut. Le Roi du pays qui n'avoit d'autre vue que de l'engager à prendre ſa défenſe contre quelques petits princes voiſins, lui fit l'accueil le plus gracieux, l'environna de careſſes & pouſſa la complaiſance juſqu'à embraſſer le chriſtianiſme. Mais lorſqu'il eut vaincu ſes ennemis, & qu'il n'eut plus beſoin du ſecours des Eſpagnols, il forma la noire réſolution de faire périr des hôtes que leur puiſſance rendoit redoutables : il invita à un grand feſtin Magellan & pluſieurs officiers de ſa flotte, & les fit tous égorger à la fin du repas.

Avant de terminer ma lettre, je vous parlerai d'une plante fameuſe que les îles de Lexte & de Samar produiſent ſous le nom de fruit ou de fêve de ſaint Ignace. Les Jéſuites qui en ont fait la découverte lui ont donné cette dénomination : voici ce que mon Miſſionnaire m'en a appris : cette plante naît en arbriſſeau comme le lierre & s'attache à quelque arbre voiſin ; ſes fleurs reſſemblent à celles du grenadier, & ſon fruit qui eſt quelquefois de la groſſeur du melon, eſt couvert d'une peau unie & bleuâtre. Il renferme environ douze noyaux, ou pepins, de la groſſeur d'une noiſette, verds & jaunes. Ces pepins dans leur maturité tombent d'eux-

mêmes ; ils ſont d'une forme triangulaire, durs & acides. De ces pepins broyés & mêlés dans l'eau ou dans le vin, on tire un puiſſant antidote contre pluſieurs poiſons, & un remède admirable, dit-on, contre pluſieurs maladies. Les Hollandois de Batavia, qui en avoient quelque connoiſſance, payoient d'abord une piſtole pour un de ces fruits. Les Eſpagnols, dont la crédulité eſt ſuperſtitieuſe, racontent de cette plante les choſes les plus ſingulières : ils prétendent que lorſqu'on en porte ſur ſoi, non-ſeulement on n'eſt point incommodé du poiſon le plus ſubtil, mais que le poiſon nuiroit même à celui qui voudroit le donner. Au reſte, Madame, je

ne vous donne pour garant de cette vertu que la crédulité Eſpagnole; & à vous dire vrai, cette caution me paroît ſuſpecte; cependant je viens d'entendre raconter à mon Miſſionnaire, à qui je dois bien des obſervations, le fait ſuivant : deux Indiens, m'a-t-il dit, étoient venus dans mon jardin, avec la réſolution bien arrêtée de m'empoiſonner; heureuſement j'avois dans ma poche quelques noyaux de cet antidote : à mon approche, je vois les deux Indiens tomber en foibleſſe; frappé de ce triſte accident, je m'informe de ſa cauſe, & on me répond qu'on a trouvé, dans les poches de ces Indiens, des plantes vénéneuſes : je ne doutai point alors qu'ils n'en

euſſent été eux-mêmes les victimes, par la vertu de la plante merveilleuſe que j'avois heureuſement ſur moi.

Telle eſt l'anecdote que j'ai appriſe : j'avoue qu'il faut de la foi pour y croire ; ce qui me paroît bien ſurprenant, c'eſt que ce Miſſionnaire n'ait pas eu recours à un miracle pour expliquer ce châtiment.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-certain que la fêve de ſaint Ignace fait vomir le poiſon qu'on auroit avalé, qu'elle eſt ſouveraine contre les coliques, les maladies d'entrailles, les diarrhées, les maux d'eſtomac, les fièvres opiniâtres, & les accouchemens pénibles.

Vous

Vous venez, Madame, de voir tout ce que les Philippines offrent de remarquable & de particulier à chaque île ; il me reſte à vous donner un apperçu général des loix qui les gouvernent, de la religion qui les dirige, & des productions qui les enrichiſſent.

LETTRE CII.

Vous ſavez, Madame, que trois ſortes de nations peuplent ces îles, les Montagnards originaires de ces contrées, les différentes colonies Indiennes, & les Eſpagnols qui en ont fait la conquête.

Ces derniers ont gardé leur ma-

nière de vivre européenne. A l'égard des montagnards ils vivent à-peu-près comme les animaux, en bandes ſauvages & vagabondes, ſans aucune eſpèce de religion : la ſeule trace de culte que les Miſſionnaires aient pu découvrir parmi ces hordes errantes, eſt une pierre ronde, & un tronc d'arbre pour lequel elles marquent une ſorte de vénération.

Quant aux colonies Indiennes qui habitent ces îles, j'ai obſervé qu'elles ne laiſſoient pas de ſe gouverner par leurs propres loix, bien qu'elles aient toutes ſubi le joug des Eſpagnols. Avant que ces conquérans euſſent pénétré dans les Philippines, les Indiens jouiſſoient de la plus riche portion de ces îles. Les pre-

mières colonies ſe divisèrent en petits états, & chaque petit état portoit le nom de *Barangué*, qui ſignifie Barque : apparemment que les premières familles y étant venues dans une barque, elles étoient demeurées ſoumiſes aux capitaines qui étoient peut-être les chefs des familles ; & ce titre s'étoit conſervé.

Toutes les affaires ſont jugées par le chef du Barangué, aſſiſté du conſeil des anciens. Dans les cauſes civiles, on appelle les parties, on écoute, on balance les raiſons, & les droits reſpectifs, on s'efforce toujours de les accommoder amiablement ; ſi la tranſaction n'eſt pas accueillie, on leur fait jurer

de s'en tenir à la ſentence du Juge; après quoi, on reçoit la dépoſition des témoins; ſi les preuves ſont égales & équivalentes, on partage le différent; ſi l'un des prétendans ſe plaint, le juge s'attribue la moitié de l'objet conteſté, le reſte ſe diviſe entre la partie & les témoins.

Vous voyez, Madame, que la juſtice civile eſt ici ſimple & naturelle; il n'eſt pas néceſſaire d'avoir de grandes & profondes connoiſſances de juriſprudence pour juger; le code de la nature eſt le code que ſuivent ces Indiens, & voilà ce qui rend la juſtice ſi clairvoyante, ſi uniforme dans ſa marche.

L'Europe avec toutes ſes lumières n'a créé qu'une juſtice toujours

revêtue de ces formes ténébreuſes, qui ne font qu'entraîner les miſérables plaideurs dans les obſcurs dédales de la chicane. Rarement leur ouvre-t-elle un ſentier ſûr & uniforme : auſſi de quelles erreurs ne remplit-elle pas tous les jours ſes tribunaux !

Il eſt ſurprenant que parmi un peuple, où la juſtice civile eſt ſi ſimple & ſi douce, la juſtice criminelle ſoit auſſi vicieuſe & auſſi barbare : elle eſt, j'ai peine à vous le dire, purement vénale : ſi le coupable eſt pauvre, & manque d'argent pour ſatisfaire la partie offenſée, le chef & les principaux du Barangué l'attachent à un pilier & le font mourir à coups de

lances. Si le mort eſt un des notables, toute la parenté fait la guerre à celle du meurtrier, juſqu'au jour où quelque médiateur propoſe pour dédommagement une certaine quantité d'or, dont la moitié ſe donne aux pauvres, & l'autre à la femme, aux enfans ou aux parens du défunt.

A l'égard du vol, ſi le coupable n'eſt pas connu, on oblige toutes les perſonnes ſuſpectes de mettre quelque choſe ſous un drap, dans l'eſpérance que la crainte portera le voleur à profiter d'une ſi belle occaſion, pour reſtituer ſans honte; mais ſi rien ne ſe retrouve par cette voie, les accuſés ont deux manières de ſe juſtifier. Ils ſe rangent ſur le

bord de quelque profonde rivière, une pique à la main, & chacun eſt obligé de s'y jetter. Celui qui ſort le premier de l'eau, eſt déclaré coupable, d'où il arrive que pluſieurs ſe noient, dans la crainte du châtiment.

Une ſeconde épreuve conſiſte à prendre une pierre au fond d'un baſſin d'eau bouillante; celui qui refuſe, paie l'équivalent du vol. Vous voyez, Madame, que cette manière d'information, doit le plus ſouvent confondre l'innocence avec le crime : le crime eſt ſouvent déterminé, ſouvent audacieux, tandis que l'innocence eſt foible & timide.

Avant que le fier Eſpagnol eût

donné des fers à tous ces peuples, la nobleſſe, parmi eux, étoit ce qu'elle devroit être par-tout, perſonnelle. On l'acquéroit par l'induſtrie, ou par la force, c'eſt-à-dire, par une grande ſupériorité dans quelque profeſſion. Ceux qui ſe ſignaloient par quelque action d'éclat traçoient ſur leur peau différentes marques; les hommes ſe les imprimoient ſur tout le corps; les femmes ne ſe peignoient qu'une main entière, & une partie de l'autre. Ni les uns, ni les autres n'avoient la liberté de ſe peindre ainſi tout d'un coup. Ces figures ne ſe traçoient que par degrés & à meſure que l'on ſe ſignaloit par de belles actions.

Cet uſage eſt encore en vigueur dans quelques parties de ces îles. Il ſeroit à ſouhaiter que dans tous les lieux on accordât à la vertu & aux talens des marques honorables & diſtinctives ; ſi l'amour de la gloire ne crée pas toujours les talens & la vertu, du moins il donne de l'énergie & du courage.

Autrefois ces Indiens ne connoiſſoient que l'agriculture, la pêche, ou la chaſſe ; depuis qu'ils vivent ſous les loix Eſpagnoles, ils végètent dans la pareſſe. Les travaux champêtres ont été abandonnés à des mains ſerviles & mercenaires ; les arts de luxe qui en ont pris la place, ont amolli les hommes ; on leur voit faire de beaux ouvrages de

cannes, de petites pièces d'orfèvrerie très-délicates, comme des chaînes, des chapelets d'or. Les femmes montrent une adreſſe admirable pour les broderies en ſoie & les dentelles, qui diſputent de beauté à nos dentelles de Flandres.

Quant à la religion des inſulaires naturels, & des premières colonies Indiennes, rien n'a pu nous l'apprendre. Les ſeules lumières que ces peuples en ont, leur ſont venues par une eſpèce de tradition dans des chanſons qui vantent la généalogie & les faits héroïques de leurs dieux. On ſait qu'ils en avoient un, pour lequel ils montroient un reſpect ſingulier, nommé dans les chanſons tagales *Barhala-May-*

capal, c'eſt-à-dire, *dieu-fabricateur*. Ils adoroient, comme les habitans idolâtres des îles de l'Inde, les animaux, les oiſeaux, le ſoleil, & la lune. Point de rocher, point de cap, point de rivière, qu'ils n'honoraſſent par des ſacrifices, ni ſur-tout point de vieil arbre, auquel ils ne rendiſſent quelques honneurs divins. C'étoit un grand & très-grand ſacrilège de le couper. Cette ſuperſtition n'eſt pas tout-à-fait détruite : rien n'engagera un inſulaire à abattre certains vieux arbres ; il ſe perſuade que les ames de ſes ancêtres y font leur réſidence.

Vous concevez combien cette crédulité leur rend vénérable la

vieilleſſe des fôrets. Ceux qui ont le bonheur de poſſéder une ame ſenſible doivent, ſans doute, ſous l'ombrage de ces arbres antiques, ſe promener avec une volupté religieuſe. Qu'il doit être doux à leur imagination de raſſembler autour d'eux, de voir, d'embraſſer ces ayeux, ces pères ſi chers à leurs cœurs ! Qu'il doit être doux aux enfans d'apprendre de la bouche de leurs pères que ces arbres chargés de ſiècles, ces arbres hoſpitaliers ont vu naître leurs premiers pères, les ont vu mourir, & ont recueilli leurs ames ! Avec quel doux intérêt & quelle tendre confiance ils doivent s'adreſſer à ces manes chéris, les interroger ſur leur

vie

vies, ſur tous les tems paſſés, même ſur l'avenir !

J'avoue que ce ſont des illuſions, mais ces illuſions ont peut-être la douceur de la réalité. Oui, Madame, je vous en fais l'aveu : mon imagination voudroit embraſſer cette erreur. Combien, dans mes promenades, au milieu des bois ſolitaires, j'aimerois à me retrouver en préſence de mon vénérable père ! Quelle jouiſſance pour moi de me croire dans ſes bras, de me le figurer me répétant ces leçons de vertu qu'il donnoit à mon enfance ! Qu'il me ſeroit doux de lui dire mon reſpect, ma reconnoiſſance, mon amour, & de l'aſſurer qu'il vit auſſi dans le cœur de ſon fils !

Vous aimez trop à vous attendrir, Madame, pour ne pas me pardonner ces élans de piété filiale; c'eſt un beſoin que je partage avec tous les hommes ſenſibles, qui ont eu le malheur de voir mourir leur dieu ſur la terre, leur père.

Ce reſpect que les Indiens portent à leurs arbres ne m'a point ſurpris; je me ſouviens que les Gaulois élevoient leur vénération pour le chêne, juſqu'à l'adoration : ils le prenoient pour dieu, ou du moins pour l'habitation de dieu.

Nul être créé en effet ne pouvoit leur donner une image plus ſenſible de l'éternité de l'être incréé, qu'un arbre dont l'exiſtence ſe prolonge au-delà de pluſieurs ſiè-

cles. C'eſt la penſée d'un de nos poëtes modernes :

Des dieux toujours vivans noble & frappante image (*).

Mais l'idée que nos ayeux avoient du chêne n'étoit que grande & majeſtueuſe : ce roi des forêts fut pour eux ce que Jupiter fut pour les Grecs, c'eſt-à-dire, un dieu fier & impoſant, qui commandoit la crainte, plutôt que la reconnoiſſance & l'amour.

J'aime bien mieux le culte que nos Indiens adreſſent à leurs arbres; c'eſt un hommage de piété filiale; ils voient leurs arbres, comme autant de génies tutélaires, comme

(*) Les Mois, Chant X.

chaque famille de l'antiquité voyoit ſes pénates.

Ici finiſſent mes obſervations ſur les mœurs des Philippines; il eſt temps de vous occuper du climat & des diverſes productions que j'ai remarquées dans ces îles.

LETTRE CIII.

Vous ne concevez pas, Madame, la chaleur & l'humidité qui règnent à la fois dans toutes les Philippines. L'humidité vient du grand nombre de rivières, des lacs, des étangs & des pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. J'ai obſervé avec ſurpriſe que dans le mois de Mai la chaleur

ſe fait ſentir avec plus de force qu'en aucun autre tems de l'année ; auſſi voit-on ſouvent pendant la nuit des pluies épouvantables accompagnées de tonnerre & d'éclairs. On remarque comme un autre phénomène particulier aux Philippines, que les orages y commencent par la pluie & les éclairs, & que le tonnerre ne s'y ſait entendre qu'après la pluie.

Pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août & une partie de Septembre, règnent ici les vents du ſud & de l'oueſt. Bientôt arrivent de ſi grandes pluies, & des tempêtes ſi violentes, que toutes les campagnes ſe trouvent inondées : les habitans, pour communiquer entr'eux,

n'ont d'autre reſſource, que de petites barques. Depuis Octobre juſqu'au milieu de Décembre, c'eſt le vent du nord qui ſouffle, pour faire place enſuite juſqu'au mois de Mai, à ceux d'eſt & d'eſt-ſud-eſt. Ces vents réglés ou périodiques qui ſouffient, pendant ſix mois, d'un côté, & pendant ſix mois, du côté oppoſé, ſe nomment *mouſſons*. Les Anglois les appellent à juſte titre vents de commerce; car ces vents, qui règnent ſur les autres mers des Indes, comme ſur celle des Philippines, ſont très-favorables aux commerçans. Ainſi les mers de ces îles ont deux *mouſſons*, l'une sèche & belle que les Eſpagnols nomment *briſe*, l'autre humide & orageuſe, qu'ils

appellent *vandaral*. Lorſque ces vents viennent à changer, on éprouve pluſieurs jours & quelquefois un mois ou deux de calme ou de tempêtes dangereuſes. J'ai remarqué avec un grand plaiſir que dans ce climat, les Européens ne ſont pas ſujets à la vermine, quelle que ſoit la ſaleté de leurs habits & de leurs chemiſes : tandis que les Indiens en ſont couverts. J'avoue que je n'ai pu m'empêcher d'entr'ouvrir ma bouche à un petit ſourire moqueur, lorſque j'ai apperçu quelquefois ces ſales inſectes ſur le riche vêtement des grands Seigneurs, tandis que mon humble habit de voyageur en étoit reſpecté.

Dans ces îles, la neige n'eſt pas plus connue que la glace ; auſſi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins, que ſans aucun égard pour ſa ſanté, on ne ſe ſerve de ſalpêtre pour rafraîchir l'eau. L'avantage d'un continuel équinoxe fait qu'on ne change jamais l'heure du repas, ni celle des affaires; on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour ſe garantir de la pluie.

Ce mêlange de chaleur & d'humidité ne rend pas l'air fort ſain. Il retarde la digeſtion ; il incommode les jeunes Européens, plus que les vieillards : mais auſſi les alimens y ſont légers. Le pain ordinaire, n'étant que de riz, a moins

de ſubſtance que celui de l'Europe. Les palmiers, qui croiſſent en abondance dans une terre humide, fourniſſent l'huile, le vinaigre, & le vin : on a le choix de toutes ſortes de viandes ; les riches ſe nourriſſent de gibier le matin, & de poiſſon le ſoir. Une autre cauſe de la mauvaiſe qualité de l'air, c'eſt la roſée ; on en voit tomber dans les jours les plus ſereins ; elle eſt ſi abondante qu'en ſecouant un arbre, j'ai été auſſi mouillé que ſi j'euſſe éprouvé une forte pluie. Cependant cette roſée n'incommode point les habitans naturels : ils vivent quatre-vingt & même cent ans ; mais la plupart des Européens s'en trouvent fort mal.

La fécondité du climat des Philippines ſe fait aiſément reconnoître à la propagation des animaux ; on voit naître un ſi grand nombre de buffles ſauvages, qu'un bon chaſſeur en peut tuer vingt à coups de lances, dans l'eſpace d'un jour. Les Eſpagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des ſangliers & des chèvres qui peuplent les fôrets, eſt ſurprenant. On n'a pas manqué de faire paſſer dans ces îles des chevaux & des vaches de la nouvelle Eſpagne; les vallons en ſont couverts : mais l'exceſſive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons ; la nature

les a créés trop foibles pour vivre ſous un pareil climat.

Les ſinges habitent ordinairement dans les montagnes ; ils ſont d'une grandeur ſi monſtrueuſe, & en ſi grand nombre, que je les prenois pour des hordes de ſauvages. Lorſqu'ils ne trouvent plus de fruit dans leurs retraites, on les voit par bandes deſcendre ſur le rivage de la mer ; là, ils ſe nourriſſent d'huîtres & de crabes. Entre pluſieurs eſpèces d'huîtres, on en diſtingue une qu'on appelle *taclow*, du poids de pluſieurs livres ; ordinairement elles ſont entr'ouvertes. Les ſinges qui craignent qu'elles ne leur attrapent la patte en ſe refermant, commencent par y jetter

une pierre qui empêche les écailles de ſe rejoindre, & les mangent alors ſans crainte. Ils ne ſont pas moins adroits à prendre les crabes, ils mettent leur queue entre les pinces de ces cruſtacées, pour les enlever tout d'un coup, quand elles commencent à ſe ſerrer.

Ces ſinges, d'une pénétration & d'une hardieſſe inconcevable, diſputent d'eſprit & d'intelligence avec les Indiens; ils ſe plaiſent à leur faire la guerre, & la font ſi adroitement que ſouvent les inſulaires n'ont pas la victoire. Un de ces animaux étoit ſi vieux & ſi exercé, qu'il faiſoit de ſa patte une eſpèce de lorgnette, pour voir les objets éloignés. Un autre, lorſ-

qu'il vouloit changer de place, portoit ſa natte ſous ſon bras, pour s'aſſeoir.

Un Miſſionnaire me racontoit très-ſérieuſement que dans l'île de Mindoro, on voyoit des hommes qui avoient une queue au bas du dos, comme les bêtes. J'admirai dans le ſilence cette crédulité apoſtolique; & je me contentai de penſer que ces hommes à queue n'étoient que des ſinges qu'on prenoit pour des êtres humains.

Deux autres animaux fort communs aux Philippines, ſont la civette & le taguan; l'un & l'autre ont beaucoup de reſſemblance avec le chat. La civette porte ſous la queue, dans une petite bourſe, un

parfum assez recherché. C'est une matière onctueuse dont le poids l'incommode tellement qu'elle se traîne tous les mois contre terre, pour rompre la vessie qui le contient. Le taguan a des aîles comme la chauve-souris, mais couvertes de poil; il s'en sert pour sauter d'arbre en arbre, à une distance assez considérable. J'ai vu un autre animal non moins singulier: on le nomme mango. Il a la grandeur & la queue d'une souris, mais sa tête a deux fois la grosseur de son corps, avec de longs poils sur le museau. L'Iguana se trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure est presque celle du crocodile; mais il a la peau rougeâtre, parsemée

de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Les Indiens & les Eſpagnols mangent ſa chair & lui trouvent le goût de celle des tortues.

De l'humidité combinée avec la fermentation continuelle de la chaleur, naiſſent dans toutes ces îles, des ſerpens d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme ibitin, ſe tient pendu par la queue au tronc d'un arbre; là, il attend de voir paſſer des cerfs, des ſangliers, & même des hommes dont il fait ſa proie. Il eſt ſi gros, ſi long, qu'il les dévore tout entiers; & après les avoir dévorés, il preſſe ſon ventre contre l'arbre pour les digérer. Un autre ſerpent, nommé

aſſagua paroît plus gourmand ; il ne fait la guerre qu'à la volaille. Les bobas ſont les plus grands de tous les ſerpens ; ils ont quelquefois trente pieds de longueur.

Ici les mers nourriſſent toutes les eſpèces de poiſſons connus ; de ſi grandes huîtres, qu'on ſe ſert de leurs écailles pour abreuver les buffles, & faire de très-beaux ouvrages ; des tortues excellentes ; des raies d'une grandeur extraordinaire ; des baleines énormes ; des chevaux marins ſans pieds. Je n'oublierai point le drouyon : les Eſpagnols le nomment *peſie-muger*, ou poiſſon-femme ; il a en effet le ſexe & les mamelles d'une femme ; on ne connoît point le mâle de ſon eſpèce.

Ses os étanchent le ſang & guériſſent le rhume.

Les crocodiles ſont les plus redoutables ennemis des inſulaires par leur nombre & leur voracité. Ils rempliſſent toutes les rivières; les femelles pondent juſqu'à cinquante œufs, & c'eſt toujours ſur le rivage qu'elles les dépoſent. Mais elles ſont elles-mêmes, (choſe bien ſurprenante) deſtructrices de leur propre eſpèce; lorſque les petits doivent éclore, elles ſe mettent dans l'endroit par où ils paſſent, les avalent l'un après l'autre & n'épargnent que ceux à qui le haſard ouvre un autre chemin. C'eſt peut-être la ſeule eſpèce de femelles ſi inacceſſible à l'amour maternel. Quelques

Philoſophes vous diront que la nature toujours ſage & prévoyante dans ſes vues ſe ſert de ce cruel moyen pour diminuer la multiplication de ces animaux, & que non contente de ce frein, elle en emploie un autre bien plus extraordinaire, pour arrêter leurs ravages; elle leur a refuſé un conduit pour les excrémens, ce qui les oblige à vomir le réſidu de la digeſtion : par ce moyen la nourriture faiſant un long ſéjour dans leur eſtomac, les empêche de reſſentir ſouvent la faim, ſans quoi il en coûteroit tous les jours aux îles un grand nombre d'hommes & de beſtiaux. Il eſt bien ſurprenant, que les naturaliſtes, en parlant du crocodile, ne faſſent

aucune mention d'un fait auſſi extraordinaire.

Les Indiens, pour en diminuer encore l'eſpèce, ſont continuellement en guerre ouverte. Il s'en trouve parmi eux qui ont aſſez de courage pour attaquer ſeul un crocodile, ſouvent de la groſſeur d'un bœuf. Quand un Indien veut combattre un de ces monſtres, il s'arme le bras gauche juſqu'au coude d'un gantelet, tient de la même main un bâton long d'un pied, & pointu par les deux bouts, prend de l'autre un poignard, & entre ainſi dans la rivière juſqu'à la ceinture. Dès que le crocodile voit venir ſon ennemi, il redreſſe toute la maſſe de ſon corps, fend le volume des

eaux avec un bruïſſement épouvantable, & la gueule ouverte, s'avance vers l'Indien pour l'engloutir. Auſſi-tôt celui-ci, d'une main lui enfonce le bâton dans la gueule, & de l'autre lui lance tant de coups de poignard, que le monſtre tout meurtri, s'épuiſe de ſang, & tombe mort.

Si nous paſſons aux oiſeaux, vous en verrez de toutes les eſpèces; l'herrero, dont le bec eſt ſi dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres, pour y faire ſon nid; il le creuſe avec tant de bruit, que les Eſpagnols l'ont nommé forgeron; le *colocolo*, qui nage ſous l'eau avec autant de vîteſſe qu'il vole dans l'air, & dont les aîles ſont

ſi ſerrées qu'elles deviennent sèches, ſitôt qu'il les a ſecouées hors de l'eau. Il a un bec ſi fort qu'il prend & enlève toute ſorte de poiſſons. Vous verrez ſur-tout le *ravon*, oiſeau remarquable tant à cauſe de ſes qualités particulières, que parce qu'on n'en voit que dans ces îles. Il a la groſſeur d'une poule, le col & les pieds longs, & le plumage noir; il fait dans les terres ſabloneuſes, ſes œufs, qui ſont gros comme des œufs d'oie, & ne contiennent preſque point de blanc, quand ils ſont cuits, mais beaucoup de jaune. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'après que les petits ſont éclos, on trouve dans les coquilles le jaune entier ſans aucun blanc, & alors ils

ne ſont pas moins bons à manger qu'auparavant ; d'où je conclus qu'il n'eſt pas toujours vrai que le germe ſoit dans le jaune des œufs. On rôtit les petits quoique ſans plumes, ils ſont auſſi bons que les meilleurs pigeons. J'ai vu ſouvent ſervir, dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Je n'ai pas vu ſans ſurpriſe la manière dont la femelle couve ſes œufs : elle les raſſemble juſqu'au nombre de quarante ou cinqante, dans une petite foſſe qu'elle couvre de ſable, & dont la chaleur de l'air fait une eſpèce de fourneau. Lorſque les petits ont la force de ſecouer la coque, & d'ouvrir le ſable pour en ſortir, elle fait pluſieurs fois le

tour du nid, les appelle en glouſſant de toute ſa force, & vient ſe percher ſur quelque arbre voiſin. Ces petits nouveaux nés excités par la voix maternelle que la nature leur apprend auſſi-tôt à connoître, font avec leurs petites pattes tant d'efforts, tant de mouvemens, qu'ils parviennent enfin à briſer la coque, à s'ouvrir un trou à travers le ſable, & à ſe rendre en famille autour de la mère, qui les reçoit avec des careſſes.

Ici on voit un peuple de *volanos*, de *cacatois*, de *perroquets* & de *paons*, qui ne ſont ni moins ſuperbes, ni moins orgueilleux que ceux de notre Europe. Au lieu de faiſans, de perdrix, les montagnes nourriſſent

des cailles plus petites que les nôtres, mais d'un goût excellent, des poules nommées camboies, qui ont les pieds ſi courts que leurs aîles touchent la terre, des coqs au contraire à pieds très-longs, & qui ne cèdent en rien aux coqs d'Inde.

C'eſt ici ſur-tout que le règne végétal déploie toutes ſes richeſſes : ici l'*ébène* noir, le *balayon* rouge, l'*aſana* ou le *naga* dont on fait des vaſes qui prêtent à l'eau une couleur bleue, & qui la rendent plus ſaine ; le *calinga* qui jette une odeur fort douce, & dont l'écorce eſt aromatique ; le *tiga* dont le bois eſt ſi dur qu'il ne peut être ſcié qu'avec la ſcie à l'eau, comme

le

le marbre, nommé pour cette raiſon l'arbre de fer, & tant d'autres grands arbres, qui ſerviront également à la conſtruction des vaiſſeaux & des maiſons, naiſſent en foule & vieilliſſent, toujours verds, ſur la tête des montagnes. Les forêts ſont ſi épaiſſes & ſi ombreuſes, que la difficulté d'y pénétrer ne permet pas aux inſulaires de connoître toutes les richeſſes que la main de la nature y jette. On diſtingue pluſieurs eſpèces d'arbres qui croiſſent autant pour l'utilité que pour le plaiſir & qu'on range toutes dans la claſſe des palmiers. La première & la principale fournit de pain toutes les îles. Les uns la nomment Yoro, les autres Landau : une autre eſpèce nommée

Saſa & *Nipa* donne du vin & du vinaigre : ſon fruit reſſemble aux dattes ; mais il n'arrive point à ſa maturité : les inſulaires coupent la branche, auſſi-tôt qu'ils voient paroître la fleur, dont quelquefois ils tirent dix pintes de liqueur dans une ſeule nuit. L'écorce du *calinga*, eſpèce de canelle, ſert à le préparer & l'empêche d'aigrir. La dernière eſpèce, nommée l'*yonota*, fournit une ſorte de laine dont on fait des matelas, des oreillers & du chanvre noir pour les cables de navires. Cette laine & ce chanvre s'élèvent en s'embraſſant autour du tronc de l'arbre. Il n'eſt point de palmiers dont les feuilles ne puiſſent ſervir à couvrir des maiſons, ou à faire

des chapeaux, des nattes, des voiles pour les navires, & d'autres ouvrages utiles. Ce n'étoit pas donc ſans raiſon que Pline, le père des naturaliſtes, diſoit, il y a ſeize cens ans & plus, que le palmier eſt l'arbre le plus hoſpitalier ; que les pauvres y trouvent de quoi manger, boire, ſe vêtir & ſe loger.

J'ai entendu parler, Madame, d'un phénomène, auprès duquel tous les prodiges de la féerie ne ſont rien : dans ces îles, dit-on, les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour ſe transformer en animaux vivans, ſe détacher des branches, & voler en l'air, ſans perdre la couleur des feuilles : le corps ſe forme

des fibres les plus dures ; la tête eſt à l'endroit par où la feuille tenoit à l'arbre, & la queue à l'autre extrémité. Les fibres de côté forment les pieds, & le reſte ſe change en aîle. J'aurois bien voulu être témoin oculaire de cette ſingulière métamorphoſe ; mais il faut vous contenter, ainſi que moi, Madame, de l'aſſurance que nous en donne la crédulité de pluſieurs voyageurs.

L'arbre qui produit la caſſe, eſt ſi multiplié que pendant les mois de Juin & de Mai, les inſulaires en nourriſſent leurs troupeaux. Les *tamarins* ou plutôt les *ſampales*, dont le fruit ſe nomme tamarin, ſi connus en Europe par leur

vertu purgative, n'y ſont pas moins communs ; aucun fruit européen ni les figues, ni les grenades, ni le raiſin muſcat ne mûriſſent dans ces îles ; il ſemble que la terre ſi riche de ſa propre fécondité, refuſe ſon ſein & ſes ſucs aux productions étrangères.

Parmi les plus beaux fruits, on compte le *ſantor*, de la figure & de la couleur d'une pêche, d'une écorce fort douce, dont on fait d'excellentes confitures dans un pays où le quintal de ſucre ne vaut pas un écu ; on compte le *mabol* plus gros que le ſantor, mais cotonneux & de la couleur de l'orange.

L'arbre qu'on nomme *aẓimir* eſt

remarquable par ſes fruits ; ils pendent en grappes, comme nos raiſins, & récèlent une liqueur d'un goût excellent. Ici, ſur les montagnes, les ſauvages & les chaſſeurs ne craignent jamais de mourir de ſoif : elles nourriſſent une très-nombreuſe famille de cannes à ſucre. La plus remarquable eſt cette eſpèce de canne connue dans ces îles, ſous le nom de *manbou*, & en Europe, vous le ſavez, ſous celui de *bambou*. Elle croît au milieu des bois, embraſſe les arbres voiſins, comme le lierre, & s'élève en rampant juſqu'à leur cîme. Ce roſeau eſt tout hériſſé d'épines ; lorſqu'on le coupe il en ſort autant d'eau claire & ſucrée, qu'il en faut

pour étancher la ſoif la plus ardente.

Mais comment ne point parler de toutes les précieuſes racines, qui nourriſſent la plupart des ſauvages? C'eſt ici qu'il faut chercher les camotes, eſpèce de groſſes raves qui flattent l'odorat comme le goût; les glabis, dont les inſulaires font une ſorte de pain; l'ubis auſſi gros qu'une courge; les xicamas, la ſalade de tous les inſulaires; les carottes ſauvages, qui ont le goût des poires, & le taylan, qui a celui des patates.

Ici les fleurs n'offrent point un coloris brillant, mais dans leur ſimplicité, elles le diſputent aux plus belles fleurs, pour les parfums. On

ne donne aucun ſoin à leur culture, la nature ſeule en fait tous les frais. Les *zampaga*, qui ſont les plus renommées; le *ſolafi*, le *locolo*, qui ont l'odeur du gérofle; la fleur qui porte les trois noms de *balanoi*, de *torougil*, & de *damoro*; le *daſo*, qui jette une odeur aromatique juſques dans la racine; le *cablin* plus odorant lorſqu'il eſt ſec, qu'il ne l'eſt ſur ſa tige; le *gingembre*, & le *langeovas*, eſpèce encore plus chaude, peuplent & embaument tous les champs.

Point d'îles au monde qui nourriſſent autant d'herbes médicinales que les Philippines. Elles croiſſent en abondance dans les champs, ſur les montagnes, dans les bois,

dans les marais, dans les lieux ſtériles, & ſur les côtes de la mer : il ſuffit de les connoître, pour avoir fait un cours de botanique. Celles qui ſe trouvent en Europe, ont aux Philippines les mêmes vertus dans un degré fort ſupérieur; mais on vante plus celles qui ſont propres au terrein & au climat.

Les mêmes qualités de l'air qui produiſent beaucoup d'animaux venimeux dans ces îles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs, & de racines également dangereuſes. Quelques-unes portent un venin ſi ſubtil, que non-ſeulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air

aux environs, juſqu'à répandre une contagion mortelle lorſqu'elles ſont en fleur. Mais, d'un autre côté, on trouve dans ces même lieux d'excellens contre-poiſons. Il me ſuffira de vous parler du *camandag*; cet arbre eſt ſi vénéneux que ſes feuilles mêmes ſont mortelles, la liqueur qui diſtille de ſon tronc ſert aux inſulaires pour empoiſonner la pointe de leurs flèches. L'ombre ſeule de l'arbre fait périr l'herbe aux environs; s'il eſt tranſplanté, il détruit tous les arbres voiſins, à l'exception d'un petit arbriſſeau, qui eſt ſon contre-poiſon, & qui l'accompagne toujours. Les voyageurs qui veulent paſſer dans ces déſerts, ont ſoin de porter dans la bouche

un petit morceau de bois, ou une feuille de cet arbriſſeau pour ſe garantir de la pernicieuſe vertu du *camandag*.

Le maca-bubay, dont le nom ſignifie ce qui donne la vie, eſt une eſpèce de lierre de la groſſeur du doigt, qui croît autour d'un arbre. Il produit quelques filets dont les inſulaires font des bracelets, qu'ils portent comme un antidote contre toutes ſortes de poiſons. L'arbre de ce nom aime à croître parmi les bâtimens, les pénètre de ſes racines, & les mine ſourdement, juſqu'à les renverſer.

Je n'oublierai pas, Madame, les plantes ſenſitives, elles intéreſſent trop ma curioſité, pour ne pas en

parler : je les vois, comme l'image fidèle de cette timide pudeur qui, dans votre ſexe, appelle d'autant plus les regards, qu'elle veut les fuir.

On admire ici une ſenſitive, découverte par un ſoldat de la côte d'Ibabao, qui voulant la prendre s'apperçut qu'elle fuyoit ſa main, & ſe retiroit ſous l'eau de la mer, d'où elle reparoiſſoit peu-à-peu, à meſure qu'il reculoit quelques pas en arrière.

Celle que les Eſpagnols ont nommée *verguenzoſa*, ou la honteuſe, croît ſur les collines de ſaint Pierre, proche de Manille. Elle eſt d'une ſenſibilité très-mobile; à quelque heure & quelque légèrement que

que je l'aie touchée, je l'ai vue ſe retirer, fermer très-modeſtement ſes feuilles, & reſter voilée de ſa pudeur.

En ce moment je me ſuis ſouvenu des vers que l'auteur du poëme des Mois a imaginés ſur cette plante ; je les ai dits à mes compagnons, vous ſerez peut-être bien aiſe que je vous les diſe auſſi.

.... Quelle autre fleur ai-je vu s'embellir?
Sa modeſte beauté m'invite à la cueillir.
J'approche ; elle me fuit : dieux, quel eſt ce preſtige?
Je cherchois une fleur, je ne vois qu'une tige.
Interdit & confus, je m'éloigne à regret,
Et la fleur raſſurée à l'inſtant reparoît.
Ah ! je te reconnois, ô tendre ſenſitive,
Seule, parmi les fleurs, devant l'homme craintive.
.....

C'eſt la dernière lettre, que je vous adreſſe des Philippines, nous voilà bientôt prêts à partir pour les îles Marianes, où je reprendrai le cours de mes obſervations.

LETTRE CIV.

De Zébu.

Nous allions, Madame, continuer notre courſe, lorſque le haſard a fait venir à nous un voyageur de la bourgade de l'île de *Samar*, la dernière & la plus méridionale des *Pintados*. Il vient d'y voir vingt-neuf *Palaos*, c'eſt le nom qu'on donne aux habitans des îles nouvellement découvertes, & connues ſous le même nom. D'abord j'ai conçu le projet d'al-

ler moi-même visiter ces îles; mais ce voyageur m'a répondu que je ferois sagement d'y renoncer, à cause des écueils qui environnent ces îles, où tous les vaisseaux qui veulent y aborder vont se briser. Je me contenterai donc de vous rapporter fidèlement tout ce qu'il m'a assuré avoir vu lui-même, & appris de quelques naufragés réfugiés dans l'île de Samar: «Les vents, m'a-t-il dit,» qui règnent sur ces » mers depuis le mois de Décembre » jusqu'au mois de Mai, les avoient » jetés à trois cens lieues de leurs » îles, dans la baie de cette bour- » gade, qui se nomme Guivam. Ils » s'étoient embarqués, dans leur pa- » trie, sur deux pirogues, au nom-

» bre de trente-cinq, pour paſſer
» dans une île voiſine. Un vent im-
» pétueux les avoit emportés en
» haute mer. Tous leurs efforts
» n'ayant pu les rapprocher de terre,
» ils avoient vogué au gré des vents,
» pendant ſoixante-dix jours, avec
» ſi peu de proviſions, qu'ils avoient
» ſouffert long-tems la faim & la
» ſoif. Enfin après avoir été long-
» tems battus de la tempête, ils
» s'étoient trouvés à la vue de l'île
» de Samar: un *Guivamois* qui étoit
» alors ſur le bord de la mer, les
» apperçut; jugeant à la forme de
» leurs bâtimens qu'ils étoient étran-
» gers, il les exhorta par des ſignes
» à paſſer par le canal qu'il leur
» montroit, pour éviter des bancs

» de ſable, & des écueils ſur leſ-
» quels ils alloient échouer. Ces
» malheureux, effrayés de voir un
» inconnu, s'efforçoient de retourner
» vers la haute mer ; mais le vent
» ne ceſſoit pas de les repouſſer au
» rivage. Alors le *Guivamois* touché
» de compaſſion pour leur perte,
» qu'il voyoit infaillible, ſe jette
» à la mer, & ne balance pas à
» s'avancer à la nage vers l'une des
» deux barques, pour s'en faire le
» pilote. Ces pauvres inſulaires ex-
» pliquèrent mal ſes intentions. Dans
» leurs craintes & leurs défiances,
» les hommes & même les femmes,
» chargés de leurs petits enfans, s'é-
» toient jetés au milieu des flots pour
» gagner l'autre barque. Le Gui-

» vamois monta dans celle qu'ils
» avoient abandonnée, les ſuivit,
» juſqu'à l'autre, & les ſauva mal-
» gré eux, en les conduiſant au
» port. Ils ſe croyoient priſonniers
» & eſclaves, mais tous les habi-
» tans du bourg dont la plupart
» étoient chrétiens, les reçurent
» avec beaucoup d'humanité. Ces
» inſulaires étoient dans la plus
» grande ſurpriſe, de recevoir un
» accueil & un traitement qui étoient
» ſi loin de leurs idées & de leurs
» eſpérances. On s'empreſſa d'appai-
» ſer leur faim, on leur fit manger
» des cocos ; mais lorſqu'on leur
» préſenta du riz, cuit à l'eau, qui
» eſt la nourriture de toute l'Aſie,
» ils le regardèrent avec admira-

» tion; & prenant les grains pour
» des vermiſſeaux, ils refusèrent
» d'y toucher. Rien ne flatta tant
» leur goût que les groſſes racines,
» ſur-tout celles qu'on nomme *ſa-*
» *lavans.*

» On avoit fait venir d'un autre
» bourg de l'île, deux femmes des
» mêmes îles *Palaos*, que les vents
» avoient jetées autrefois ſur la
» même côte. Celles-ci les recon-
» nurent auſſi-tôt à leur langage, ſe
» firent reconnoître pour habitantes
» des mêmes îles; alors je les vis
» tous pleurer de joie & de tendreſſe;
» c'étoit vraiment une ſcène atten-
» driſſante.

» Les reſpects qu'ils avoient vu
» rendre au miſſionnaire du bourg,

» leur avoient fait juger qu'il étoit
» le maître du pays, & que leur
» vie étoit entre ſes mains. Ils s'é-
» toient jetés à terre pour implorer
» ſa miſéricorde, & lui demander la
» vie. Bientôt ſa compaſſion pour
» leurs peines, ſes careſſes pour leurs
» enfans, & ſes promeſſes de bon-
» heur, leur inſpirerènt de la con-
» fiance; il les avoit diſtribués tous
» dans les maiſons des habitans,
» avec ordre de leur fournir des
» habits & des vivres; mais il
» avoit voulu qu'on ne ſéparât point
» ceux qui étoient mariés, & qu'on
» n'en prît pas moins de deux en-
» ſemble, dans la crainte de cauſer
» trop de chagrin à ceux qui ſe
» verroient ſeuls.

» De trente-cinq qu'ils étoient à » leur départ, il n'en reſtoit plus » que trente. La faim & les incom- » modités d'une longue navigation » en avoient fait mourir cinq pendant » le voyage, & quelques jours après » leur arrivée un autre mourut ſu- » bitement.

» Ces îles *Palaos*, (pourſuivit le voyageur dont je vous répète les obſervations) » ſont au nombre » de trente-deux; il y a beaucoup » d'apparence, dit-il, qu'elles ſont » plus au midi que les îles *Mariannes*, » vers onze ou douze degrés de » latitude ſeptentrionale, & ſous » le même parallèle que *Guivam*, » puiſque ces étrangers venus, de » l'eſt à l'oueſt, avoient abordé

» au rivage de cette bourgade. Le
» miſſionnaire ſe perſuade auſſi que
» c'eſt une de ces îles qu'on avoit
» découvertes de loin quelques an-
» nées auparavant. Un vaiſſeau des
» Philippines ayant quitté la route
» ordinaire, qui eſt de l'eſt à l'oueſt
» ſous le troiſième parallèle, &
» s'étant un peu écarté du ſud-oueſt,
» l'apperçut pour la première fois.
» Les uns la nommèrent *Caroline*,
» du nom de Charles II, roi d'Eſ-
» pagne, & d'autres l'île de Saint-
» Barnabé, parce qu'elle fut décou-
» verte le jour de cette fête. Depuis
» moins d'un an, elle avoit été vue
» d'un autre vaiſſeau, que la tem-
» pête avoit fait changer de route,
» en allant de Manille aux Marianes.

» Le gouverneur des Philippines » avoit donné ordre au vaiſſeau, » qui fait preſque tous les ans cette » route, de chercher la même île » & d'autres, qu'on n'en croit pas » éloignées. Mais toutes ces recher- » ches avoient été ſans ſuccès.

» Il n'y a pas long-tems même, » qu'un miſſionnaire tenta la même » entrepriſe ; il partit de Manille » avec l'élite de la jeuneſſe du pays; » le troiſième jour de la navigation, » le vaiſſeau fut briſé par une vio- » lente tempête, & tous périrent à » la réſerve de deux Indiens, & » d'un Eſpagnol, qui échappèrent » du naufrage, pour en porter la » triſte nouvelle à Manille ».

Ici le voyageur finiſſoit ſon récit,

lorſque je lui ai demandé, s'il n'avoit pu faire des obſervations ſur les mœurs, les coutumes des habitans des îles *Palaos*. Il m'a répondu que puiſque j'étois curieux de les apprendre, il alloit me communiquer tout ce qu'il avoit entendu de la bouche même de ces réfugiés.

« Ces étrangers, a-t-il ajouté, » m'ont aſſuré que de leurs trente-» deux îles, trois ne ſont habitées » que par des oiſeaux, mais que » toutes les autres ſont extrême-» ment peuplées. Quand on leur » demandoit quel peut être le » nombre des habitans, ils mon-» troient un monceau de ſable, » pour marquer que la multitude » en eſt innombrable. *Lamurec* qui

» eſt la plus conſidérable de leurs
» îles, eſt celle où le roi tient ſa
» cour, les autres lui ſont toutes
» ſoumiſes. Ce qui étoit bien remar-
» quable, c'eſt que parmi ces trente
» étrangers il y avoit un des princi-
» paux Seigneurs du pays, avec ſa
» femme qui étoit fille du roi. Quoi-
» qu'ils fuſſent à demi-nûs, la plu-
» part avoient un air de grandeur,
» & des manières qui marquoient la
» diſtinction de leur naiſſance. Le
» Seigneur avoit tout le corps peint
» de certaines lignes, dont l'arran-
» gement formoit diverſes figures.
» Les autres hommes avoient auſſi
» quelques-unes de ces lignes, mais
» les femmes & les enfans n'en
» avoient aucune. Par le tour & la

» couleur du viſage, ils ont quelque
» reſſemblance avec les inſulaires
» des Philippines : mais les hommes
» n'avoient d'autre habit qu'une eſ-
» pèce de ceinture qui leur couvrant
» & les reins & les cuiſſes, ſe replioit
» pluſieurs fois autour de leurs
» corps. Ils avoient ſur les épaules,
» plus d'une aune & demie de groſſe
» toile, dont ils ſe faiſoient une
» ſorte de capuchon, qu'ils lioient
» par-devant, & qu'ils laiſſoient
» pendre négligemment par-derrière.
» Les femmes étoient vêtues de mê-
» me, à l'exception d'un linge qui
» leur deſcendoit un peu plus bas,
» de la ceinture ſur les genoux. Les
» hommes & les femmes laiſſent
» également croître leurs cheveux

» qui leur tombent ſur les épaules.
» Lorſqu'ils vouloient paroître avec
» un peu d'avantage, ils ſe pei-
» gnoient le corps d'une couleur
» jaune, dont ils connoiſſoient tous
» la préparation. La plus diſtinguée
» de leurs femmes avoit pluſieurs
» anneaux & pluſieurs colliers, les
» uns d'écaille de tortue, les autres
» d'une matière inconnue aux miſ-
» ſionnaires, qui reſſemble aſſez à de
» l'ambre gris. Avec moins d'em-
» bonpoint que les habitans des
» îles Marianes, ils ſont bien pro-
» portionnés & de la même taille que
» les Philippinois. Loin d'être ſtu-
» pides ou peſans, ils ont beaucoup
» de vivacité. Cependant toute leur
» vie paroiſſoit animale, c'eſt-à-dire

» uniquement bornée au ſoin de » boire & de manger. Ils n'ont pas » d'heure reglée pour les repas. La » faim & la ſoif les déterminent, » lorſqu'ils trouvent de quoi ſe ſa- » tisfaire ; mais ils mangent peu » chaque fois, & leur plus grand » repas ne ſuffit point pour le cours » d'une journée.

» Ces inſulaires n'ont pas de va- » ches dans leurs îles. Ils parurent » effrayés, lorſqu'ils en virent quel- » ques-unes qui broutoient l'herbe ; » ils n'ont pas non plus de chiens : » je les vis ſe tremouſſer, lorſqu'ils » entendirent pour la première fois, » dans la maiſon du miſſionnaire, » aboyer un petit barbet. Ils n'ont » ni chats, ni cerfs, ni chevaux, ni

» généralement aucun quadrupède.
» Ils ont des poules, dont ils ſe
» nourriſſent, mais ils n'en mangent
» point les œufs.

» Leur langue n'a rien de ſem-
» blable à celle des Philippines, ni
» même à celle des îles Marianes.
» Leur manière de prononcer appro-
» che de l'accent des Arabes. On ne
» s'eſt point apperçu qu'ils euſſent
» aucune connoiſſance de la divi-
» nité, ni qu'ils adoraſſent les idoles.
» Mais ces trente naufragés n'ont
» pas tardé à ſe faire baptiſer. Le
» miſſionnaire a employé pour les
» gagner des moyens bien ſûrs : c'eſt
» en les environnant de bontés,
» d'amitiés & de ſoins, qu'il les a
» conquis au chriſtianiſme. Ce qui

» confirme bien l'opinion de ces » Philoſophes, qui penſent que les » religions ſont nées de la recon- » noiſſance. Si le ſoleil n'avoit pas » échauffé les humains, ni fécondé » la terre, jamais Phébus n'auroit » vu élever des autels en ſon hon- » neur; & Cybèle n'auroit point eu » les adorations des premiers labou- » reurs, ſi la terre leur avoit refuſé » les fruits de leurs travaux.

» Leur civilité, ou la marque de » leur reſpect, conſiſte à prendre, » ſuivant qu'ils ſont aſſis ou debout, » la main ou le pied de celui au- » quel ils veulent faire honneur, & » à s'en careſſer doucement le vi- » ſage.

» Ils ne paroiſſent pas avoir une

» grande connoiſſance des arts &
» métiers. Je vis ſeulement, parmi
» leurs petits meubles, quelques
» ſcies d'écailles, qu'ils aiguiſoient
» en les frottant ſur des pierres.
» Leur étonnement parut extrême,
» à l'aſpect d'un vaiſſeau marchand
» qu'on conſtruiſoit à *Guivam* :
» tout ce bois, tout ce fer, tous
» ces inſtrumens de charpente les
» rendoient ſtupides d'étonnement &
» les retenoient éloignés; mais bien-
» tôt je les vis de la ſurpriſe paſſer à
» la curioſité, s'approcher de près,
» regarder ſucceſſivement, & manier
» avec admiration tous ces outils.
» Les métaux ne ſont pas connus
» dans leurs pays. Le miſſionnaire,
» toujours attentif à leur donner des

» marques d'amitié, leur fit préſent
» à chacun d'un aſſez gros morceau
» de fer; ils marquèrent plus de joie
» que s'ils euſſent reçu la même
» quantité d'or. Dans la crainte de
» perdre ce préſent, ils le mettoient
» ſous leur tête pendant la nuit.

» Leur caractère m'a paru bon &
» pacifique, les inſtitutions ſociales
» ne l'ont pas encore altéré. Leurs
» querelles ſe terminent par quel-
» ques coups de poing, qu'ils ſe
» donnent ſur la tête; & ces vio-
» lences mêmes ſont d'autant plus
» rares, qu'à la moindre apparence
» de colère, leurs amis s'entremettent
» pour terminer le différend. Ils n'ont
» d'autres armes que des lances & des
» traits garnis d'oſſemens humains ».

Vous venez d'apprendre, Madame, tout ce qu'il y a de connu de ces nouvelles îles; vous voyez que leurs habitans ſont encore très-peu civiliſés; leurs mœurs, leurs uſages, & leurs manières offrent au voyageur Philoſophe un tableau de comparaiſon des biens & des maux que les hommes trouvent dans l'état naturel & ſocial.

LETTRE CV.

De Guahan.

A PEINE, Madame, nous fûmes partis des Philippines, qu'il s'éleva un vent ſi favorable que nous abordâmes en peu de jours à *Guahan*, la plus grande & la plus méridionale des îles *Marianes*. Elles forment toutes enſemble une chaîne qui s'étend du ſud au nord, ſur une ligne droite ; elles ſont renfermées entre le tropique du cancer & la ligne équinoxiale vers l'extrémité de la mer Pacifique, à près de quatre cens lieues des Philippines ; & dans cette poſition elles occupent environ cent cinquante lieues de mer,

depuis *Guahan*, qui en eſt la plus grande, juſqu'à *Urac*, qui eſt la plus voiſine du tropique.

Magellan fut le premier qui les découvrit, en 1521 : il les nomma îles *des Larrons*, parce que les inſulaires voloient aux Eſpagnols tous les inſtrumens & morceaux de fer qu'ils pouvoient attrapper, & alloient les cacher dans les bois. On les nomma enſuite îles de *Las-Velas*, ou îles des voiles, à cauſe de la multitude des petits bâtimens qui venoient à voiles déployées au-devant des navires de l'Europe. Elles ont perdu ce nom, pour recevoir celui d'îles Marianes, en l'honneur de la Reine d'Eſpagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de

Philippe IV, & mère de Charles II, roi d'Eſpagne.

Michel Lopez en prit poſſeſſion pour cette couronne en 1565, c'eſt-à-dire quarante-quatre ans après leur découverte ; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il deſiroit, il n'y fit pas un long ſéjour : après avoir traité fort humainement les inſulaires, il alla faire la conquête des Philippines, qui attirèrent tous ſes ſoins ; les îles Marianes furent négligées & même oubliées juſqu'à ce que le zèle des miſſionnaires en réveillât l'idée. Un célèbre Jéſuite nommé le père *de Sanvitores* excita la Reine, veuve de Philippe IV, à faire répandre dans ces régions les

lumières

lumières de l'évangile: cette princeſſe, qui gouvernoit alors l'Eſpagne en qualité de Régente, envoya des ordres au gouverneur de Manille. Les Eſpagnols ſe rendirent facilement maîtres de l'île de Guahan: ils y introduiſirent les miſſionnaires, & par degrés ils ſoumirent toutes ces îles au joug de la nation Eſpagnole & de l'évangile. C'eſt à cette époque, qu'elles prirent le nom de *Marianes*. Leurs nouveaux maîtres bâtirent un fort à Guahan, & les Jéſuites deux collèges pour l'inſtruction des jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe.

En général, quoique ces îles ſoient ſous la zône torride, le ciel y eſt fort ſerein, l'air fort pur &

la chaleur toujours tempérée. Les montagnes chargées d'arbres, preſque toujours verds, & coupées par un grand nombre de ruiſſeaux qui deſcendent dans les vallées & dans les plaines, rendent le pays fort agréable. Elles ſont aſſez peuplées; on compte plus de trente mille habitans dans la ſeule île de Guahan. On lui donne environ quarante lieues de tour : elle eſt fertile & bien arroſée. Ses ports qui ſont très-bien bâtis & fort commodes fourniſſent de l'eau douce en abondance. Mais le port d'*Agadna* eſt le plus beau & le mieux conſtruit de tous.

Les édifices, quoique bâtis de terre (le pays ne fournit point de

pierre) ne ſont pas ſans agrémens. On fait entrer dans leur conſtruction le cocotier, le palmier & le bois nommé *maria*, particulier à ces îles. Chaque maiſon eſt compoſée de quatre appartemens, ſéparés par des cloiſons de feuilles de palmier entrelacées en forme de natte. Le toît eſt de la même matière. Ces appartemens ſont très-propres & deſtinés chacun à un uſage particulier : on couche dans le premier, on mange dans le ſecond, le troiſième ſert à garder les fruits & les autres proviſions, & le quatrième eſt réſervé au travail.

Toutes ces îles ſont remplies de villages & de hameaux répandus dans les plaines, ſur les montagnes,

& dans les vallons; ces chaumières couvertes d'un léger feüillage, ces grouppes de petits insulaires qui folâtrent à l'entour, ces tapis de verdure qui s'étendent sur les côteaux & dans les champs, cette chaîne immense de montagnes qui tantôt s'élèvent & s'allongent en amphithéâtres, & tantôt s'abaissent & disparoissent sous l'horison, réjouissent & étonnent l'œil de l'observateur.

Les *Marianes* sont en général plus agréables qu'utiles aux Espagnols; elles leur sont même à charge, par les frais que nécessite l'entretien des colonies; mais elles sont un entrepôt commode pour les navires qui vont de la

nouvelle Eſpagne à Manille : après un voyage de pluſieurs mois dans la mer du ſud, où l'on ne rencontre aucune terre, ils y trouvent heureuſement du repos & des rafraîchiſſemens : ils y ont introduit le riz & les légumes ; ils y ont porté des chevaux, des vaches & des porcs, qui ont aſſez heureuſement multiplié dans les montagnes. Avant leur arrivée, on ne connoiſſoit dans ces îles que les poules & les fruits indigènes.

Le fond du terroir eſt rougeâtre & d'une aridité qui ne l'empêche pas d'être fertile. Les arbres y ſont moins grands, moins épais, mais non moins productifs que ceux des Philippines. Les *pommes* de pin, les

melons d'eau, les *melons* muſqués, les *oranges*, les *citrons* & les noix de *cocos* y croiſſent en abondance. Mais un fruit merveilleux & particulier à ces îles eſt le *rima*, ou fruit à pain, ainſi nommé parce qu'il tient lieu de pain aux inſulaires, & qu'il eſt très-nourriſſant. La plante qui le produit a la tête large & touffue & les feuilles noirâtres. Le fruit a la figure d'une pomme, & la groſſeur d'une tête humaine. Il eſt enveloppé d'une forte écorce hériſſée de pointes, & de la couleur d'une datte. Sa chair eſt auſſi blanche & auſſi molle que la mie du meilleur pain; elle a le goût & la ſaveur de la figue. On la mange bouillie ou cuite au four;

dans cet état elle ſe conſerve cinq à ſix mois; mais fraîche, elle ne peut être gardée plus de vingt-quatre heures, ſans devenir sèche & de mauvais goût; du reſte elle eſt très-agréable avant que d'être raſſiſe. Ce fruit ne ſe trouve que dans ces îles, & ne peut croître que dans leur terroir.

Voilà, Madame, ce qui concerne les Marianes; un autre s'arrêteroit bien plus aux productions territoriales, & à tout ce qui regarde la nature phyſique. Mais vous ſavez que ma plus grande étude roule ordinairement ſur la nature morale. Nous allons donc quitter ces îles, pour obſerver leurs habitans, les conſidérer dans leurs mœurs, leurs

manières, leurs uſages, leurs loix & leurs travaux : vous y reconnoîtrez une phyſionomie bien caractériſtique, & qui n'a aucuns traits de reſſemblance avec les divers peuples que vous avez vus juſqu'ici.

LETTRE CVI.

De Guahan.

ON ignore, Madame, dans quel tems les Marianes ont été peuplées & de quel pays leurs habitans tirent leur origine : cependant leurs inclinations qui reſſemblent à celles des Japonois, les préjugés de leur nobleſſe qui n'eſt ni moins fière ni moins hautaine que la Japonnoiſe, font juger qu'ils peuvent être venus

de ces grandes îles, d'autant plus qu'ils n'en ſont éloignés que de ſix à ſept journées. D'autres ſe perſuadent néanmoins qu'ils ſont ſortis des Philippines, & des îles voiſines, parce que la couleur de leur viſage, leur langue, leurs coutumes & la forme de leur gouvernement, ont beaucoup de rapport avec ce qu'on a obſervé des Tagales, anciens habitans des Philippines. Peut-être viennent-ils des uns & des autres, & leurs îles ſe ſont-elles peuplées par quelque naufrage des Japonois & des Tagales, que la tempête aura jetés ſur leurs côtes.

Les Marianois ſont tous baſanés, comme le ſont tous les peuples de la zone torride ; mais leur teint eſt

d'un brun plus clair que celui des Philippinois; ils ſont plus robuſtes que les Européens. Leur taille eſt haute & bien proportionnée. Quoiqu'ils ne ſe nourriſſent que de légumes, de racines, de fruits & de poiſſons, ils ont tant d'embonpoint, qu'ils en paroiſſent enflés ; mais cette obéſité, ordinairement lourde & onéreuſe, n'ôte rien à leur ſouplesſe & à leur agilité. Rien n'eſt moins rare parmi eux que de vivre cent ans. J'en ai vu, & j'avois peine à me le perſuader, qui ont paſſé leur centième année, & qui cependant ne paroiſſent pas au-deſſus de leur cinquantième. La plupart arrivent à une extrême vieilleſſe, ſans paſſer par aucune maladie ;

ceux qui ſont attaqués de quelque mal, ſe guériſſent eux-mêmes, avec des ſimples, dont ils connoiſſent la vertu. Voilà la médecine que chaque individu devroit étudier & s'appliquer à lui-même. La botanique me paroît renfermer ſeule tous les remèdes & les ſoulagemens qui conviennent à l'homme ; & l'homme devroit lui ſeul être ſon médecin, parce que lui ſeul peut faire mieux que perſonne, connoiſſance avec ſa conſtitution & ſon tempérament.

Ces inſulaires ſont entièrement nûs, mais les femmes, toujours plus amies de la pudeur, ne ſont pas dans une entière nudité. Elles font conſiſter la beauté à ſe rendre

les dents noires, & les cheveux blancs. Auſſi la plus importante de leurs occupations eſt de ſe noircir les dents avec certaines herbes, & de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet uſage. Elles la portent fort longue, au lieu que les hommes ſe la raſent preſqu'entièrement, & ne conſervent au ſommet de la tête qu'un petit floccon de cheveux, long d'un doigt, à la manière du Japon. Leur langue a beaucoup de rapport à celle qu'on parle aux Philippines. Elle eſt aſſez agréable, la prononciation en eſt douce & aiſée. Un des agrémens de cette langue eſt de tranſpoſer les mots, quelquefois même les ſyllabes du même mot,

ce qui donne occaſion à des équivoques que ces peuples aiment beaucoup. Quoiqu'ils n'aient aucune connoiſſance des ſciences & des beaux arts, ils ont cependant des hiſtoires, des poéſies même dont ils ſe font honneur : mais ces hiſtoires ne ſont qu'un tiſſu de fables; mais ces poéſies ſont ſi médiocres, qu'on n'y trouve rien de cette richeſſe, de cette énergie & de cette douceur, qui caractériſent la langue des Marianes.

Cependant, quoique la poéſie ne ſoit rien moins que ce qu'elle devroit être, on y ſurprend de loin en loin cette ſublimité d'expreſſions, cette pompe d'images & de figures, cet éclat de couleurs

& cette foule d'allégories, qui abondent dans la poéſie orientale, & dont l'abſence fait trop ſouvent la pauvreté de la nôtre. A la vérité la poéſie de ſentiment doit avoir une autre expreſſion ; mais la poéſie ne doit pas s'adreſſer toujours au ſentiment ; l'imagination a ſes droits ; elle veut qu'on lui parle : ce n'eſt qu'en ébranlant toutes les puiſſances de cette faculté, que le grand Homère eſt devenu le père des plus grands poëtes : toute leur gloire lui appartient. C'eſt ainſi que l'océan voit ſans ceſſe rentrer dans ſon ſein les fleuves qui en ſortent ſans ceſſe. Les Marianois, à l'exemple des Hébreux & des Grecs, ſavent apprécier mieux que nous l'art des

vers. Un poëte eſt reſpecté de toute la nation : c'eſt l'homme qui a le plus d'influence ſur l'opinion publique.

Avant les Eſpagnols, les Marianois vivoient dans une parfaite liberté. Ils n'avoient d'autres loix, que celles qu'ils vouloient s'impoſer. Séparés de toutes les nations par les vaſtes mers, dont ils ſont environnés, ils ignoroient qu'il exiſtât d'autres terres, & ſe regardoient comme les ſeuls habitans du monde. Cependant ils manquoient de la plupart des choſes, que nous croyons néceſſaires à la vie. Ils n'avoient point d'animaux, à l'exception de quelques oiſeaux d'une eſpèce aſſez ſemblable à celle de

nos tourterelles. Ils ne les mangeoient pas, mais ſe faiſoient un amuſement de les apprivoiſer, & de leur apprendre à parler.

Ce qui m'a le plus étonné, c'eſt qu'avant l'arrivée des colonies Eſpagnoles, ils n'avoient jamais vu de feu. Cet élément, ſans lequel on n'imagineroit pas que les hommes puſſent vivre en ſociété, leur étoit tellement inconnu, qu'ils n'en purent deviner les propriétés, lorſque, le voyant pour la première fois, dans une deſcente de Magellan, qui brûla quelques unes de leurs maiſons, ils prirent d'abord le feu pour un animal qui s'attachoit au bois, & qui s'en nourriſſoit. Les premiers qui s'en approchèrent trop,

s'étant brûlés, leurs cris inſpirèrent tant de crainte aux autres, qu'ils n'osèrent plus le regarder que de loin. Ils appréhendoient la morſure d'un animal, qu'ils croyoient capable de les bleſſer par la ſeule violence de ſa reſpiration. Telle eſt la première idée qu'ils ſe formèrent de la flamme & de la chaleur. Mais cette fauſſe imagination dura peu; ils attachèrent bientôt au feu l'idée que nous en avons, & ne tardèrent pas à s'en ſervir comme nous.

Cette découverte augmenta leur goût pour le poiſſon. La pêche eſt leur occupation la plus ordinaire. Livrés à cet exercice dès l'enfance, ils ſont ſi habiles nageurs & ſi excel-

lens plongeurs, qu'ils attrapent & devancent les poiſſons même. J'ai vu leurs canots; ils ſont d'une légéreté & d'une propreté, qui ne déplairoit pas en Europe. Ils ne ſont pas faits d'un ſeul tronc d'arbre, comme en Afrique & dans d'autres lieux, mais de deux troncs couſus & joints avec de la canne des Indes. La longueur en eſt de quinze ou dix-huit pieds, & la largeur de trois ou quatre: comme ils pourroient chavirer facilement, on joint aux côtés des pièces de bois ſolides, qui les tiennent en équilibre. Dans le milieu eſt un plancher qui s'avance des deux côtés ſur l'eau, & qui eſt la place des paſſagers. Ces bâtimens ſont ordinairement conduits par

trois matelots, dont l'un eſt ſans ceſſe occupé à vuider l'eau, qui entre également & par dehors & par les fentes, tandis que les deux autres ſont placés aux extrêmités pour gouverner. La voile eſt de natte, & de la longueur des canots; ce qui expoſe à ſe voir renverſer, lorſqu'on n'évite pas ſoigneuſement d'avoir le vent en pouppe. Mais rien n'eſt égal à leur vîteſſe. Ils font dans un heure dix à douze milles. Pour revenir d'un lieu à l'autre, on ne fait que changer la voile, ſans tourner le bâtiment. Alors la proue devient la pouppe. C'eſt dans ces frêles machines, que ces inſulaires traverſent quelquefois une mer de

quatre cens lieues juſqu'aux Philippines.

Voilà, Madame, toute la navigation des Marianois ; demain je vous entretiendrai de leurs opinions religieuſes.

LETTRE CVII.

De Guahan.

AVANT l'arrivée des Miſſionnaires, Madame, ces peuples n'avoient pas la moindre idée de religion : on ne voyoit chez eux aucune apparence de divinité ; ils étoient ſans temples, ſans autels, ſans culte & ſans prêtres, & cependant ils n'étoient pas ſans mœurs. On n'a trouvé parmi eux qu'un petit nombre

d'impoſteurs, diſtingués par le nom de *Mancanas* : ces impoſteurs étoient ce qu'ils ont toujours été chez tous les peuples, des médecins & des aſtrologues, qui faiſoient profeſſion de guérir & de prévenir tous les maux, de commander aux élémens, de changer le cours des ſaiſons, & de procurer une récolte abondante, ou d'heureuſes pêches.

C'eſt peut-être le ſeul peuple raſſemblé en ſociété qui n'ait eu aucune religion extérieure : ce qui ſurprend le plus, c'eſt que dans le ſein de l'athéiſme, chaque Marianois attribuoit à l'ame une eſpèce d'immortalité, & ſuppoſoit dans une autre vie des récompenſes ou des peines. Ils nommoient l'enfer *zazar-*

raguan, ou maiſon de *chaſſi*; c'eſt-à-dire d'un démon auquel ils donnoient le pouvoir de tourmenter ceux qui tomboient entre ſes mains. Ils croyoient auſſi à un paradis; c'étoit un jardin de délices, peuplé de cocotiers, d'orangers, de citronniers, de cannes de ſucre, & d'autres fruits, qui flattoient leur goût. C'eſt dans la jouiſſance de ces biens, qu'ils faiſoient conſiſter toute la béatitude de leur vie à venir. Mais ce n'étoit (choſe extraordinaire) ni le crime, ni la vertu qui conduiſoient dans ces lieux de peine ou de plaiſir. Tout dépendoit de la manière dont ils ſortoient de ce monde. Ceux qui mouroient d'une mort violente,

avoient le zazarraguan pour partage ; & ceux qui mouroient naturellement, alloient jouir des arbres & des fruits délicieux du paradis. Depuis l'arrivée des Miſſionnaires dans ces îles, tous les idolâtres qu'elles renfermoient ont été conquis à l'évangile, ou ſont paſſés dans les îles voiſines, après avoir ruiné eux-mêmes toutes les habitations qu'ils poſſédoient dans celle de *Guahan*. C'eſt ainſi que dans tous les tems & tous les lieux, les guerres allumées au nom de la religion, loin d'améliorer le ſort des nations, n'ont tourné qu'au malheur & à la dépopulation. Vous parlerai-je des cérémonies funèbres ? Il n'eſt point de cou-

leurs assez noires, assez fortes pour les rendre fidèlement. Peu de nations sont aussi éloquentes dans la douleur. Point de scènes plus lugubres que celles de leurs enterremens ! Ce sont des sanglots, des larmes, des voix plaintives, des cris perçans, & tous les autres signes qui annoncent & accompagnent la désolation & le désespoir. Huit jours entiers se passent dans les larmes, les gémissemens, les chants funèbres, & dans l'abstinence de toute nourriture : on ne vit que de douleur. Cette abstinence se termine par un repas, qu'on fait autour du tombeau, ordinairement élevé sur le lieu même de la sépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmier, de

coquillages, de morceaux d'écaille, de jais, & de ce qu'on a de plus précieux. Le deuil eſt toujours proportionné à la tendreſſe qu'on avoit pour le mort, ou au rang qu'il occupoit. S'il étoit chef de la peuplade, ou femme de qualité, on ne connoît plus de bornes; le deuil eſt plus que de la triſteſſe, il devient fureur. On arrache les arbres, on brûle les édifices, on briſe les bateaux, on déchire les voiles, qu'on attache par lambeaux au-devant des maiſons. On jonche les chemins de branches de palmier, & l'on élève des machines funèbres à l'honneur du défunt. S'il s'eſt ſignalé par la pêche ou par les armes, on couronne le tom-

beau ou de rames & d'hameçons, ou de lances & de flèches. S'il s'eſt également illuſtré dans ces deux profeſſions, les rames & les lances ſont entrelacées en trophée.

Mais j'aime bien mieux la douleur des mères qui ont perdu leurs enfans; elle n'a rien d'outré, rien d'extravagant: les marques en ſont naturelles & touchantes. Ces mères long-tems s'abandonnent aux pleurs, aux lamentations; & puis elles tournent tous leurs ſoins à nourrir leur triſteſſe. Elles coupent les cheveux de ces enfans, objet de leurs pieuſes larmes, les conſervent précieuſement, & pendant pluſieurs années, & le jour & la nuit, elles portent religieuſement au cou une

corde à laquelle elles font autant de nœuds, qu'il s'eſt paſſé de nuits depuis leur perte. Vous ne ſerez peut-être pas fâchée que je mette ici ſous vos yeux la traduction littérale de quelques-unes de ces expreſſions vives, éloquentes & figurées, que j'ai moi-même recueillies de la bouche d'une mère affligée de la mort de ſon fils.

« Il n'eſt plus de vie pour moi; » ce qui m'en reſte ne ſera qu'en- » nui, & qu'amertume; le ſoleil, » qui m'animoit s'eſt éclipſé; la lune » qui m'éclairoit s'eſt obſcurcie; » l'étoile qui me conduiſoit a diſ- » paru. Je vais être enſevelie dans » une nuit profonde, & abimée » dans une mer de pleurs & d'a-

» mertume. Hélas ! j'ai tout perdu ; » je ne verrai plus ce qui faiſoit » le bonheur de mes jours & la » joie de mon cœur » !

Vous reconnoiſſez ſans doute, dans ces accens de douleur maternelle, la manière orientale, qui conſiſte à faire ſortir des mêmes objets une profuſion d'images & de figures qui ennobliſſent toujours le langage, & dont le choix bien ménagé, donne ſeul à la poéſie un corps & une ame.

Autant les habitans des Marianes s'abandonnent au deuil & à la triſteſſe, autant ils montrent de goût pour le plaiſir. Leur inconſtance & leur légèreté ſont ſans exemple. Comme ils vivent ſans contrainte

& dans l'habitude continuelle de ſuivre tous leurs caprices, ils paſſent aiſément d'une affection à l'autre. Ce qu'ils deſirent avec le plus d'ardeur, ils ceſſent de le vouloir le moment d'après. Les miſſionnaires, dont la ſévérité ne peut concilier la joie & le bonheur de ce monde, avec la félicité qu'ils promettent dans l'autre, regardent cette mobilité d'humeur comme le plus grand obſtacle qu'ils aient trouvé à la converſion de ces barbares. Ce peuple naturellement porté à la gaîté, la déploie agréablement par des railleries qui ne laiſſent point languir la joie. S'ils ſont ſobres, c'eſt moins par inclination, que par néceſſité. Ils s'aſſemblent ſouvent;

& dans leurs feſtins, ſe nourriſſent de poiſſons, de fruits, de racines, & boivent d'une liqueur compoſée de riz & de cocos rapés. Ils ſe plaiſent dans ces fêtes, à danſer, à courir, à lutter, à raconter les aventures de leurs ancêtres, & ſouvent à réciter les vers de leurs poëtes.

Les femmes ont auſſi leurs amuſemens: elles viennent dans toutes les fêtes, avec une parure de coquillages, de petits grains de jais, & de morceaux d'écaille de tortue, qu'elles laiſſent pendre ſur leur front. Ces biſarres ornemens ſont entrelacés de fleurs. Leurs ceintures ſont des chaînes de petites coquilles, qui ſont plus eſtimées des Ma-

rianoiſes, que les diamans & les perles, ne le ſont de nos Européennes. Elles y attachent de petits cocos aſſez proprement travaillés. A toutes ces parures, elles ajoutent des tiſſus de racines d'arbre, qui ne ſervent qu'à les déparer ; car tout ces tiſſus reſſemblent plus à des ſacs, qu'à des habits.

Dans leurs aſſemblées, elle ſe placent douze ou treize en cercle ſe tenant debout, & ſans ſe remuer : c'eſt dans cette attitude qu'elles chantent les vers de leurs poëtes, avec une juſteſſe & une harmonie qui ne déplairoient pas en Europe. L'accord de leur voix eſt rempli d'un moëlleux, dont le charme ne cède en rien à la muſique la mieux

concertée. Elles ont dans les mains de petites coquilles, qu'elles font jouer comme nos caſtagnettes. Ce qui m'a le plus ſurpris dans leur concert, c'eſt la manière dont elles y ſoutiennent leur voix. Elles l'animent avec une action ſi vive, & avec tant d'expreſſion dans les geſtes, que j'entendis dire à un miſſionnaire, dont la morale n'étoit pas des plus auſtères, que le chant des Marianoiſes pouvoit faire oublier le paradis & l'enfer.

LETTRE CVIII.

De Guahan.

LEs Marianois, Madame, ſont livrés à la vanité la plus ſotte. Tous les pays dont on leur parle, excitent leur mépris. Sans doute que cet orgueil eſt un reſte de cette vieille idée, qu'ils étoient les ſeuls peuples de la terre.

La nation eſt ici diſtinguée en trois états, la nobleſſe, l'état moyen, & les hommes de main-d'œuvre. Les nobles ſont d'une fierté que j'ai eu peine à concevoir, & dont l'Europe entière ne fournit point d'exemple. Ils s'attribuent une telle ſupériorité,

que c'eſt un crime dans un roturier d'approcher de leurs perſonnes ou de leurs maiſons. S'il a quelque choſe à leur demander, il faut qu'il le faſſe de loin. C'eſt la dernière & la plus criminelle infamie pour la nobleſſe, de s'allier aux filles du peuple. Une famille qui le ſouffre eſt perdue de réputation. S'il arrive qu'un noble ſe dégrade par une ſemblable alliance, toute ſa parenté s'aſſemble, & de concert elle lave cette tache dans le ſang du coupable.

Ces nobles ſont diſtingués par le titre de *Chamorris* : ils ont des fiefs héréditaires dans leur famille. Ce ne ſont pas les enfans qui ſuccèdent aux pères, mais les frères,

& les neveux du mort, dont ils prennent le nom, ou celui du chef de la famille. Cet uſage eſt ſi bien établi, qu'il ne cauſe jamais aucun trouble. La nobleſſe la plus eſtimée eſt celle d'*Agadna*, capitale de l'île de *Guahan*. Une ſituation avantageuſe & l'excellence des eaux ont attiré dans cette ville plus de cinquante familles nobles qui jouiſſent d'une grande conſidération dans l'île entière. Leurs chefs préſident aux aſſemblées ; on les reſpecte, on les écoute ; mais la déférence pour leur jugement n'eſt jamais forcée. Chacun prend le parti qui lui convient, ſans que perſonne s'y oppoſe. Cette liberté n'a rien d'étonnant chez un peuple qui vit

ſans maître, & qui n'a d'autres loix à ſuivre que certains uſages, auxquels il ne demeure attaché que par la force de l'habitude.

Cependant ces chamorris ſi ſuperbes envers les autres claſſes ſe traitent entr'eux avec une politeſſe pleine d'égards & de ménagemens. Lorſqu'ils ſe rencontrent ou qu'ils paſſent les uns devant les autres, c'eſt toujours en ces termes qu'ils ſe ſaluent : *permettez que je vous baiſe les pieds :* ils paſſent la main ſur l'eſtomac de ceux qu'ils veulent honorer, c'eſt la civilité la plus ordinaire des Marianois. Ils s'invitent mutuellement à manger, & ſe préſentent d'une herbe, qu'ils ont toujours à la bouche, & qui leur tient lieu

lieu de tabac. C'eſt une extrême incivilité que de cracher devant ceux à qui on doit du reſpect. Leur délicateſſe va ſur ce point, juſqu'à la ſuperſtition. Auſſi crachent-ils rarement, & jamais ſans beaucoup de précautions. Ils ſe gardent bien de cracher près de la maiſon d'un autre; ce ſeroit manquer de reſpect au propriétaire. Ils aiment mieux devenir malades, que d'être incivils.

Jamais nobleſſe ne fut nourrie de tant d'orgueil, & n'offrit tant de réflexions ſur les préjugés qui dans tous les lieux égarent cette portion des hommes; s'ils ſavoient commander le reſpect par la vertu, comme ils le commandent par le

rang, ils auroient la vénération & l'amour des peuples.

Les hommes prennent ici le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont d'autre frein à reſpecter dans leur choix, que les liens de la parenté. Cependant l'uſage commun eſt de n'avoir qu'une femme. Mais dans l'une ou dans l'autre ſuppoſition, le ſort des maris n'eſt qu'une honteuſe ſervitude, tandis que les femmes au contraire jouiſſent dans ces îles d'une liberté preſque ſans bornes. Toutes les loix matrimoniales ſont en leur faveur : ces loix leur ont cédé toute l'autorité qui forme ailleurs le pouvoir des maris. La femme commande ſeule dans chaque

maiſon ; elle eſt ſeule maîtreſſe, & en poſſeſſion de toute l'autorité ; le mari ne peut diſpoſer de rien : & ſi ſa conduite n'eſt pas reglée, s'il a une humeur chagrine & inquiétante, en un mot, s'il n'a pas pour ſa ſouveraine la déférence qu'on n'exige ſouvent de lui que par caprice, elle le maltraite ou le quitte & rentre dans tous les droits de la liberté. Ainſi le mariage des Marianois n'eſt pas indiſſoluble ; mais de quelque côté que vienne la ſéparation, la femme ne perd pas ſes biens : les enfans la ſuivent, & regardent le nouvel époux qu'elle choiſit, comme leur père naturel. Un mari a quelquefois le chagrin de ſe voir en un

moment ſans femme, ſans enfans, & ſouvent ſans biens; & tout cela peut être l'effet de la légèreté d'une femme.

Mais ce n'eſt pas le ſeul déſagrément des maris. Si la conduite d'une femme donne quelque ſujet de plainte, le malheureux époux peut bien ſe venger ſur l'amant; mais là finiſſent ſes droits, & ſon unique reſſource contr'elle eſt le divorce. Il n'en eſt pas de même de l'infidélité des maris. Une Marianoiſe convaincue qu'elle eſt trahie par le ſien, en informe toutes les femmes de l'habitation. A cette nouvelle, elles conviennent d'un rendez-vous général, où, le lendemain, on les voit paroître la lance à la

main, & le bonnet de leurs maris ſur la tête. C'eſt dans cet équipage guerrier, qu'elles s'avancent en corps de bataille vers la maiſon du coupable. D'abord on déſole ſes terres, on arrache ſes grains, on dépouille ſes arbres, & le ravage s'étend ſur tous ſes biens. Enſuite fondant ſur la maiſon, le bataillon femelle l'aſſiége lui-même, l'attaque, & ne lui laiſſe de repos qu'après l'avoir mis en fuite. D'autres fois la plaignante ſe contente d'abandonner ſon époux & de faire ſavoir à ſes proches qu'elle ne peut plus vivre avec lui. Toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'aſſemble pour en ſaiſir l'occaſion. Heureux alors le mari,

qui après avoir vu piller ou saccager tout ce qu'il possède, n'est pas condamné à pleurer le renversement total de sa propre maison!

Vous concevez que cet empire des femmes ne favorise point le goût des jeunes gens pour le mariage : ils se livrent à la débauche, qui leur en donne les plaisirs, sans les inconvéniens. Quelques morceaux de fer & d'écaille de tortues leur suffisent pour obtenir des parens mêmes la possession des jeunes filles qu'ils ont choisies pour leurs amours. Du reste les Marianois connoissent peu les autres crimes, qui parmi nous déshonorent l'homme social. L'homicide leur est en horreur ; la bonne foi règne dans

leurs actions, comme dans leurs diſcours; c'eſt elle qui tient la porte de leurs maiſons ouverte ſans défiance, & le jour & la nuit. L'expérience autoriſe cette bonne foi; car on n'apprend jamais que perſonne ait volé ſon voiſin.

A la vérité, les premiers navigateurs, qui n'étoient pas des Philoſophes, les ont accuſé d'aimer le vol; & c'eſt en conſéquence de cette accuſation, qu'ils appelèrent ces îles, comme je l'ai déjà dit, îles des larrons. Mais on pourroit aujourd'hui donner le même nom à toutes celles que les Banks, les Bougainvilles & les Cooks ont découvertes dans la grande mer du ſud; parce que l'homme ſauvage

eſt par-tout un enfant, qui, frappé de la nouveauté des objets, brûle du deſir de les avoir en ſa poſſeſſion. Tels furent les Marianois, la première fois qu'ils virent les vaiſſeaux européens, chargés de tous les ouvrages de notre induſtrie. Une hache, une épée, un couteau, un clou, un grain de verre étoit pour eux un objet d'admiration, dont il étoit bien naturel qu'ils cherchaſſent à ſe rendre les maîtres par mille petites ruſes puériles.

Tel eſt le caractère général des Marianois, ſoit de ceux qui ont paſſé ſous la domination Eſpagnole, ſoit de ceux qui ſe ſont maintenus libres dans leurs montagnes. J'ai vécu avec quelques-

uns de ces derniers, & cette conformité de caractère entre l'homme eſclave & l'homme libre eût été pour moi une énigme inexplicable, ſi je n'euſſe ſurpris dans celui-ci une ſingularité morale, dont peu de nations fourniſſent un exemple. Le Marianois montagnard devient maître de lui-même & de ſes actions, auſſi-tôt qu'il eſt capable de ſe connoître; cette ſoumiſſion pour les auteurs de nos jours, ce reſpect filial, qui ſemble la première inſpiration de la nature, & qui eſt devenu le premier de nos devoirs, eſt un ſentiment qui lui eſt étranger. Semblable à l'animal qui ne connoît ſa mère, qu'autant qu'il a beſoin de ſes ſecours, & qui ſe

détache d'elle, dès qu'il peut s'en paſſer, le Marianois ſauvage ne connoît plus de famille. Il vit pour lui ſeul; ou ſi l'amour le contraint de former quelque ſociété, ce n'eſt qu'une ſociété paſſagère & fugitive, comme le beſoin qui l'y a pouſſé. Ce que nous appelons la nature ne ſeroit-il donc que l'effet des premières inſtitutions ſociales? Les loix ſeules nous auroient-elles façonnés? Grande & belle queſtion que je propoſerois aux Philoſophes, ſi je leur connoiſſois aſſez de défiance de leurs propres lumières, pour la diſcuter avec impartialité.

LETTRE CIX.

De Guahan.

Les Marianois manquent de cette douceur de caractère que la force des loix & l'habitude de la ſoumiſſion donnent aux nations policées. L'amour de la vengeance, paſſion commune & chère à tous les ſauvages, vit profondément enraciné dans le cœur de ces inſulaires. Il eſt dangereux de les offenſer, car jamais ils ne pardonnent. Le reſſentiment d'une injure eſt d'autant plus à craindre de leur part, qu'ils ne lui permettent jamais d'éclater par des paroles & des me-

naces. Ils le diſſimulent & le renferment au fond du cœur.

Ils paſſent des jours, des mois, des années entières à attendre l'occaſion favorable, & ſi-tôt qu'ils voient le moment de la vengeance, ils ſe dédommagent de cette longue violence, en ſe livrant aux inſpirations les plus noires de la haine & de la trahiſon. Dans les démêlés qui naiſſent parmi eux, chacun ſe fait juſtice & ne rend compte à perſonne des moyens qu'il a employés.

S'il s'élève quelque différend entre les villageois & les citadins, il eſt toujours terminé par la guerre : on s'échauffe, on court aux armes; mais on les quitte auſſi promptement

ment qu'on les a priſes. Auſſi les guerres ne ſont jamais de longue durée : ces peuples ſe mettent en campagne ſans chef, ſans diſcipline, & ſans ordre. Ils partent ſans proviſions, paſſent deux ou trois jours ſans manger, uniquement attentifs aux mouvemens de l'ennemi, qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piège. C'eſt toujours par la ruſe qu'ils combattent ; la guerre, parmi eux, conſiſte à ſe ſurprendre ; peu de nations les égalent dans cet art. Lorſqu'ils ſe voient contraints de ſe battre à force ouverte, ils pouſſent de grands cris, moins pour effrayer leurs ennemis, que pour s'animer eux-mêmes ; car ils ne ſont rien moins que braves. Pour ſe bien

défendre, ils ont beſoin d'être exaltés, juſqu'à l'aliénation; tant qu'ils conſervent la raiſon, on les voit toujours prêts à reculer. Leur courage n'eſt jamais que de la frénéſie. Ils ne bravent la mort, que lorſque la fureur les empêche de la voir. Ce n'eſt qu'avec la plus grande peine, qu'ils en viennent aux mains. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire; à la vue du ſang, la peur les ſaiſit, & les met en fuite. Les vaincus envoient des preſens aux vainqueurs; ceux-ci les reçoivent avec cette joie inſolente, que montrent toujours les hommes foibles, lorſqu'ils voient leurs ennemis à leurs piés. Pour célébrer le triomphe du parti

victorieux & la défaite du vaincu, on compoſe, on récite ou l'on chante dans les fêtes des vers ſatyriques.

Il eſt ſurprenant que les Marianois n'aient point d'arcs, point de flèches, point d'épées. Leurs armes ſont de ſimples bâtons, garnis du plus grand os d'une jambe, d'une cuiſſe ou d'un bras d'homme. Ces os travaillés aſſez proprement ont la pointe fort aigue, & ſont ſi venimeux par leur nature, que la moindre eſquille, qui en reſte dans une bleſſure, cauſe des convulſions, des tremblemens & des douleurs, qui ne ſe terminent que par la mort. On n'a pu encore trouver de remède à la force d'un poiſon ſi puiſſant.

Chaque insulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres sont une autre partie des munitions ; on les lance avec tant d'adresse & tant de roideur, qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. Les Marianois manquent d'armes défensives. Ils ne parent les coups qu'on leur porte, que par la souplesse & l'agilité de leurs mouvemens. Tous ces détails prouvent un peuple qui est encore dans l'enfance de la civilisation.

LETTRE CX.

De Tinian.

Vous auriez un reproche à me faire, Madame, ſi je quittois les Marianes, ſans vous parler de l'île de *Tinian*, ſi fameuſe par le ſéjour que l'amiral *Anſon* y fit vers le milieu de ce ſiècle. Elle eſt ſituée entre les îles de Saypan & d'Aguiguan, dans le voiſinage de Guahan. Sa longueur eſt d'environ douze milles, & ſa largeur à-peu-près de la moitié. Dans le court pélérinage que je ſuis venu faire dans cette île, j'ai pris pour compagnon un Guahanois, qui me

met en connoiſſance avec tous les lieux charmans qu'on trouve dans ce paradis des Marianes : les Eſpagnols ont bien raiſon de l'appeler *buena viſta*, bonne vue. Le pays s'élève inſenſiblement depuis le rivage de la mer, juſques vers le milieu de l'île. Avant d'arriver à la plus grande élévation, nous avons traverſé des bois coupés par des clairières, en pente douce, couvertes d'un treffle bien tendre, mêlé de différentes ſortes de fleurs. Partout un terrein ſec & un peu ſabloneux, diminuant l'extrême fécondité de la nature, ſe tapiſſe dans les plaines, ſur les côteaux, & dans les vallons, d'un gazon plus doux & plus uni que celui qu'on voit

ordinairement dans les climats de la zone torride. Ici les bois ſont peuplés de grands & beaux arbres, qui nés au haſard croiſſent dans un déſordre charmant. L'œil de l'obſervateur, placé à quelque diſtance, le croiroit l'ouvrage de l'art. On voit pendre de ces arbres les *goyaves*, les noix, les limons, les oranges tant douces qu'amères, & le *rima* ou le fruit à pain, que je vous ai déjà fait connoître. Ce mêlange de bois & de plaines, de hauteurs & de vallons, forme des grouppes de payſages, de sîtes & de tableaux, qui me tiennent dans une admiration continuelle.

Les familles d'animaux qui peuplent ce beau pays concourent à

lui donner un air enchanté. Je vois des bœufs ſans nombre paître enſemble çà & là, dans ces immenſes prairies, qui s'étendent le long de la mer. Ce ſpectacle charme d'autant plus que le corps de tous ces animaux brille d'un blanc d'argent, dont l'éclat eſt rehauſſé par le beau noir de leurs oreilles. Ces bœufs n'ont rien de ce caractère ſauvage, qu'on remarque dans les bœufs des autres îles; ils ſont au contraire d'un naturel ſi doux, que pluſieurs ſe laiſſent approcher, permettent de les toucher, & ſouffrent mes careſſes. Les Eſpagnols les tuent à coups de fuſil, & ſouvent même, pour épargner la poudre, les prennent facilement

à la courſe. La chair en eſt très-bonne & plus aiſée à digérer, que celle qu'on mange ailleurs. La volaille contribue auſſi à embellir ce ſéjour. Elle anime d'un cri continuel la ſolitude de l'île, & donne à chaque pas, l'eſpérance de rencontrer des hameaux & des villages. On la voit courir dans les bois, en troupeaux ſi nombreux, qu'on la prend auſſi à la courſe. Car les oiſeaux ſont ſi bien nourris, & ſi peſans, qu'ils peuvent à peine d'un ſeul vol s'éloigner de cent pas. Ce court trajet les fatigue, & leur ôte la force de prendre un nouvel eſſor, de manière qu'on en attrappe autant qu'on veut. Les arbres qui croiſſent ſéparés les uns

des autres, ſans aucun mêlange de brouſſailles, ne peuvent ſouſtraire ces peuplades à la main qui les pourſuit. On trouve auſſi des Canards, de Sarcelles, des Corlieux, qui peuplent deux grands étangs d'eau douce, creuſés dans le milieu de l'île, ſans compter les *pluviers*, qui rempliſſent tous les bois de leurs ſifflemens.

Outre le bétail, la volaille & les oiſeaux, *Tinian* nourrit encore une grande quantité de porcs ſauvages, qui fourniſſent un mets exquis à tous les Marianois. Ces animaux ſont ſi féroces, qu'on eſt obligé de les tuer à coups de fuſil, ou de les prendre avec de gros chiens, dreſſés à cette chaſſe. Quoi-

que ces dogues ſoient d'une race vigoureuſe & hardie, les porcs ſe défendent ſi bien qu'ils en déchirent toujours quelqu'un avant d'être pris.

Ici les végétaux ne demandent ni ſoins, ni culture. La nature ſeule les fait naître, & les nourrit. Ils ſont tous bienfaiſans; les voyageurs ſcorbutiques trouvent de puiſſans remèdes dans les melons d'eau, la dent de lion, la menthe, le pourpier, le *cochlearia*, l'oſeille, & dans pluſieurs autres végétaux de cette eſpèce, pour leſquels cette ſorte de malades montre toujours de l'avidité.

Mais ni la quantité & la bonté des fruits & des alimens, ni la

beauté des plaines, ni la fraîcheur des bois, ni le parfum qui s'en exhale, ni la coupe inégale du terrein, ni l'agréable variété des perſpectives, aucun de tous ces avantages, en un mot, ne peut être comparé pour le charme & la ſalubrité, à ces vents frais qui ſouffient preſque tout le tems de l'année, à ces pluies douces & bienfaiſantes qui rafraîchiſſent la terre de tems en tems, & y entretiennent un air ami de la ſanté.

Vous êtes ſans doute enchantée, Madame, de ce nouvel Eden; peut-être même n'eſt-ce pas ſans regret que vous le voyez placé ſi loin de vous, à l'autre extrémité du globe. Sans cette diſtance immenſe, l'envie

vous viendroit d'aller rendre viſite à ce beau ſéjour. Mais vous ſeriez bien étonnée de le trouver inhabité, quoique la nature l'ait placé au milieu de quelques autres îles qui en tirent une partie de leur ſubſiſtance. A la vérité, Tinian ne fut pas toujours un déſert. Il n'y a pas cent ans encore qu'on y auroit trouvé une nombreuſe population. Mon compagnon de voyage m'a aſſuré que Tinian fourmilloit d'habitans, & ſi je l'en crois, leur nombre étoit de trente mille. Comment donc cette île a-t-elle été dépeuplée? Voici la réponſe de mon Guahanois à cette queſtion.

Une maladie épidémique ayant emporté preſque tous les inſulaires

de Rota & de Guahan, les Eſpagnols ordonnèrent aux Tinianois d'abandonner leur terre natale, pour aller dans Guahan prendre la place des morts. Il fallut obéir; mais la plupart de ces malheureux tranſplantés tombèrent bientôt dans un état de langueur, ils moururent en tournant un œil de déſeſpoir vers leur chère patrie, qui méritoit bien en effet leur amour & leurs regrets. Hélas! ces pauvres Indiens pouvoient naturellement ſe promettre que placés à une ſi grande diſtance de l'Eſpagne, ils n'éprouveroient pas d'une manière auſſi cruelle le pouvoir de cette ſuperbe nation. Mais rien n'a pu les garantir de la deſtruction preſque générale

que l'Eſpagnol avoit déjà portée dans le nouveau monde. Le ſeul avantage qu'ils aient retiré de leur ſituation, c'eſt d'avoir été exterminés deux ſiècles plus tard.

Que les arts de l'Europe ſont horribles, quand on les ſuit dans l'autre hémiſphère à la trace des Eſpagnols !

On pourroit peut-être révoquer en doute ce nombre de trente mille Indiens qui peuploient Tinian & qui ſont morts de chagrin à Guahan. Mais comment réſiſter à ce puiſſant témoignage que donne au récit de mon Guahanois la tradition univerſelle qui s'eſt conſervée dans toutes les îles voiſines ? comment ſe défendre de croire à cette riche po-

pulation ſur un ſol dont la fécondité la promet & la publie de toutes parts ? Comment enfin expliquer l'exiſtence des ruines que Tinian vient de m'offrir, ſi vous lui refuſez un peuple nombreux ? J'ai rencontré deux rangs de piliers, qui, ſous une forme pyramidale, s'élèvent ſur une baſe quarrée. Ces piliers ſont placés loin l'un de l'autre, à la diſtance d'environ ſix pieds, & le double de cet eſpace ſépare les rangs. Quant à la baſe, elle eſt preſque de cinq pieds ſur chacune des quatre faces, tandis que les piliers, qui ont treize pieds d'élévation, portent, chacun ſur le ſommet, un demi-globe dont la ſurface plate regarde le

ciel. Ces pyramides & ces demi-globes ſont de ſable & de pierre cimentés enſemble & recouverts de plâtre. Mon Guahanois, que j'interroge pendant que je vous écris, m'aſſure que ces ruines ſont les reſtes d'un monaſtère Indien. Vous ſavez que dans tout le continent oriental, où j'ai déjà voyagé, rien n'eſt plus commun que ces maiſons formées pour retirer & entretenir l'orgueil & la pareſſe des moines. Mais quand même ces ruines ne ſeroient que les débris des maiſons ordinaires des habitans, elles atteſteroient encore que ces derniers étoient en grand nombre, puiſque l'île entière eſt comme hériſſée de ces piliers pyramidaux.

Je pourrois m'étendre davantage ſur les éloges de cette île charmante ; mais il eſt juſte auſſi de vous dire un mot des déſagrémens qu'elle donneroit à qui voudroit l'habiter.

Tinian manque de ruiſſeaux & d'eaux courantes. Les puits & les ſources qu'on y trouve par-tout à la ſurface de la terre, fourniſſent envain une eau limpide & agréable au goût ; ils ne remplacent qu'imparfaitement le bienfait des rivières, auquel ſemble attaché le plus grand charme, la vie des payſages. A la vérité, on voit vers le milieu de l'île trois grandes pièces d'eau excellentes. Les bords de ces baſſins ſont auſſi réguliers & auſſi unis,

que ſi l'art s'étoit appliqué à les façonner pour le plaiſir des yeux; mais ces réſervoirs laiſſeroient encore des regrets à une colonie laborieuſe. Le courant des rivières eſt néceſſaire à l'induſtrie territoriale, comme l'Océan au commerce étranger.

Je paſſerai ſous ſilence ce que l'amiral appelle, je crois, dans la relation de ſon voyage, la plus grande incommodité de Tinian. Il reproche à cette île de nourrir une foule prodigieuſe d'inſectes volans & rampans, tels que les Moucherons & les Tiques, les Mille-pieds & les Scorpions. Il eſt vrai que ces êtres malfaiſans y fourmillent; mais il devoit penſer

qu'une terre abandonnée favoriſe leur propagation, & que Tinian en ſeroit bientôt purgé, ſi l'homme y travailloit pour lui même un ſol dont la fécondité n'eſt pas le fruit de la culture.

LETTRE CXI.

Du cap Comorin.

DEPUIS ma dernière lettre datée de Tinian, il s'eſt écoulé, Madame, près d'une année entière, durant laquelle j'ai traverſé une ſeconde fois cette vaſte étendue de mer, qui embraſſe & les terres fermes & les îles, dont mes lettres précédentes vous ont offert la deſcription. Un vaiſſeau Hollandois vient

enfin de me dépoſer dans la preſqu'île occidentale des Indes ſur la côte de la Pêcherie, près du cap Comorin.

Je vais donc les voir ces Indiens, dont l'origine ſe perd dans la nuit des tems ; je vais parcourir cette contrée fameuſe, à laquelle tous les caractères de la vraiſemblance donnent la gloire d'avoir été le berceau du genre-humain ; qui, dès les jours les plus antiques, vit naître dans ſon ſein le génie de la légiſlation, de la morale & des ſciences ; de qui la Grèce & l'Egypte reçurent leurs fables & leur ſageſſe ; où tant de conquérans ont porté leurs drapeaux & le ravage ; ſur laquelle, à la ſuite des ſiècles & de

la dépradation, s'eſt étendue la rouille de l'ignorance & de l'aviliſſement; dont la fécondité territoriale alimente encore le luxe des autres nations; que les potentats de l'Europe ſe diſputent avec tant d'acharnement, & qui, depuis ſi long-tems, eſt pour eux le Promethée, dont ils ſont le vautour.

Et d'abord je dois remercier ma bonne fortune, qui s'eſt montrée favorable à ma curioſité. Ce matin j'ai vu s'ouvrir avec un appareil impoſant la pêche des huîtres à perle, dont la compagnie hollandoiſe, établie à Ceylan, a acheté le privilège du ſouverain de Maduré. Rappelez-vous que les états

de ce prince, en ſe prolongeant depuis le Tanjaour & le cap Négapatan, juſqu'à celui de Comorin, forment ſur environ ſoixante-quinze lieues de longueur, la Côte de la Pêcherie ; rappelez-vous ce que vous avez lu ſans doute dans l'hiſtoire philoſophique des deux Indes, que les Hollandois ne font point pêcher pour leur compte, mais qu'ils permettent aux habitans du pays, d'avoir pour cette pêche autant de bateaux qu'ils veulent, & que chaque bateau leur paie ſoixante écus, & même quelquefois davantage. Vous ſaurez encore que la compagnie, avant de permettre une pêche générale, envoie tous les ans dès le mois de Mars, en diverſes rades,

douze bateaux chargés chacun de faire une pêche particulière d'un millier d'huîtres, que ſi le produit de chaque millier monte au-delà d'un écu, on en conclut que la pêche ſera abondante, & qu'enfin ſur cette aſſurance on indique à toutes les barques un rendez-vous général.

Tous ces préliminaires avoient été obſervés avant mon arrivée; ce matin je me ſuis levé avec le jour, j'ai couru vers le rivage; les commiſſaires Hollandois, venus de Colombo, pour préſider à la pêche, m'y avoient devancé. Tout-à-coup il s'eſt fait un ſilence univerſel au milieu de cent mille hommes raſſemblés. On a entendu un coup de canon;

canon ; à l'inſtant cinq ou ſix mille bateaux, précédés de deux groſſes chaloupes hollandoiſes, ſont partis comme un trait ; les uns ont navigé à droite, les autres à gauche, ſelon la ſtation que les chaloupes leur ont indiquée, en aſſignant à chacun, d'eſpace en eſpace, les limites de l'endroit où il peut pêcher, excluſivement à tous les autres.

Les plongeurs, qui ſur chaque barque ſont au nombre de ſix pour ſe relever alternativement dans leur travail, ſe ſont jettés dans la mer, à la profondeur de trois, quatre ou cinq braſſes. Ils étoient attachés à une corde, dont l'un des bouts tient à la vergue du petit bâtiment. Cette corde eſt diſpoſée

de manière que les matelots reſtés ſur le bateau, à l'aide d'une poulie, la peuvent aiſément lâcher ou tirer, ſelon le beſoin. Le plongeur, dans la vue d'enfoncer plus vîte, porte une pierre du poids d'environ trente livres, attachée aux pieds (rarement à l'eſtomac), & une eſpèce de ſac à la ceinture, où il entaſſe tout ce qu'il recueille. Dès qu'il touche au fond de la mer, le voilà courant çà & là, quelquefois ſur le ſable, tantôt ſur une vaſe viſqueuſe, tantôt à travers les pointes des rochers, & par-tout occupé à ſa récolte. S'il trouve plus d'huîtres, que ſon ſac n'en peut contenir, il raſſemble en monceau tout ce qu'il eſt contraint de laiſſer, remonte

ſur l'eau pour reſpirer, vide ſon ſac ; & lorſque ſon haleine trop fatiguée lui défend de replonger, un de ſes compagnons prend ſa place. Si-tôt qu'il veut revenir à l'air, tout plongeur en donne le ſignal, en tirant fortement une petite corde différente de celle à laquelle ſon corps eſt ſuſpendu ; deux matelots ſur la barque épient le plus léger mouvement de cette corde, dont l'autre bout eſt dans leurs mains. Rarement le plongeur le plus exercé dès l'enfance à ſon métier peut-il, au-delà du terme d'un quart-d'heure, ſe paſſer de reſpiration. Du reſte, il a eu grand ſoin de ſe boucher les oreilles & les narines avec du coton, comme

auſſi d'armer ſes mains, quelquefois d'une eſpèce de mitaines de cuir, pour ſe défendre contre les pointes des rochers, & toujours d'un inſtrument de fer, à l'aide duquel il détache les huîtres, qui ſont adhérentes. Les bateaux ſont quelquefois ſi près les uns des autres, que les plongeurs ſe rencontrent aiſément ſous les eaux, & ſe diſputent les monceaux d'huîtres qu'ils ont formés. Ils prétendent qu'à ſoixante pieds de profondeur, ils jouiſſent d'un jour auſſi clair que ſur la terre. Les malheureux uſent trop ſouvent de cette clarté pour ſe battre. On diroit qu'ils n'ont pas aſſez des riſques de leur métier : outre le danger de tomber

trop précipitamment dans la mer, de reſter ſuſpendus à des avances de rochers, de ſe briſer ſur quelque amas de pierres, ou même de s'évanouir en manquant d'air, ils courent encore celui de devenir la proie des requins. Voilà pour eux le malheur le plus ordinaire.

Vous préſumez bien, Madame, qu'un tel métier ne s'exerce qu'au prix des plus grandes fatigues; auſſi l'Indien le plus habile ne peut-il guères plonger que ſept ou huit fois par jour. Le travail a duré juſqu'à midi, & alors tous les bateaux ont regagné le rivage. Là, chaque propriétaire de bateau a fait tranſporter dans une eſpèce de parc, ou de foſſe creuſée dans le

ſable, les huîtres qu'on a recueillies pour lui : là, elles doivent reſter étalées à l'air, en attendant qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes. Ce moment n'arrivera que dans trois ou quatre jours; alors on en retirera les perles ſans danger, on les lavera pour les faire paſſer enſuite à travers cinq ou ſix petits baſſins à cribles, qui, s'enchaſſant l'un dans l'autre, ſont placés néanmoins à une égale diſtance l'un de l'autre. Les trous du ſecond crible ſont plus petits que ceux du premier, & il en eſt de même juſqu'au dernier. Les perles, qui ne paſſent point par le premier crible, ſont du premier ordre. Celles qui reſtent dans le ſecond forment le deuxième, & ainſi de ſuite, juſ-

qu'à celles qui ſont reçues dans le dernier baſſin, qui n'eſt point percé. Celles-ci, comme les plus petites, ſont nommées *ſemences de perles*. De cette différence de groſſeur balancée avec la qualité de la nacre naît la différence du prix. Les Hollandois ſe ſont réſervé le droit d'acheter en concours tout ce qui leur plaît : la préférence ne peut leur être refuſée. Du reſte, la pêche du premier jour appartient toute entière au Roi de Maduré, ou au Prince de Marava, ſuivant la rade où elle s'eſt faite.

Vous ne concevez pas, Madame, les grandes maladies qui règnent tous les ans, ſur ces parages, au tems de la pêche. Cette foule tu-

multueuſe d'hommes, de femmes, d'enfans, qui ſe raſſemblent ici de toutes les contrées voiſines, qui ſe logent pêle-mêle, qui ne prennent le plus ſouvent qu'une nourriture indigeſte & malfaiſante, cette chair des huîtres expoſée aux ardeurs du ſoleil, cette infection qui s'en exhale, ne tardent pas à corrompre l'air, & à répandre le germe des maladies contagieuſes. Auſſi quiconque a l'imprudence de paſſer dans cette ſaiſon quelques jours ſur cette côte, court le riſque de payer cher ſa curioſité. Pour éviter ce danger, je prens le ſage parti de quitter la côte : d'ailleurs je ne verrois demain que ce que j'ai vu aujourd'hui.

LETTRE CXII.

De Maduré.

J'ARRIVE, Madame, dans les états d'un prince, qui n'a pu les ſauver de la déprédation & du ravage qu'amènent toujours à leur ſuite les révolutions politiques, qui ſe ſuccèdent ſans ceſſe ſur le théâtre des Indes. Il fut un tems où le ſouverain de Maduré avoit ici fixé ſa réſidence, dans une ville grande, belle & ſavamment fortifiée. Ici, s'élevoit pour lui un riche & beau palais, tel qu'il auroit ſuffi à l'ambition & à l'orgueil des potentats les plus ſuperbes de l'Europe. Mais tout cet éclat a diſparu de-

vant un peuple de conquérans. Les Maïſſuriens arrivèrent avec la victoire à Maduré, & le prince forcé de ſe retirer vers le nord de ſon royaume porta ſa cour à *Trichirapali.*

Les vainqueurs n'ont pu cependant faire diſparoître toutes les traces de cette ancienne ſplendeur : les ruines qui ont ſurvécu, ont encore une voix qui publie ce que fut Maduré. Ce n'eſt plus qu'un cadavre ; mais mon imagination fortement ébranlée par tous les objets qui m'environnent, le reſſuſcite ; & la tradition qui vit ici dans la mémoire, & ſur la bouche des habitans m'aſſure que ce petit état étoit digne même des regards

des philoſophes, comme il mérite aujourd'hui leurs regrets. Comment en effet ne pas s'attriſter à la penſée qu'il fut un tems où cette ville, tombée aujourd'hui dans la nuit de l'ignorance, fleuriſſoit à la lumière des ſciences & de la philoſophie ? J'ai vu des monumens qui atteſtent l'exiſtence d'un corps littéraire, ſous les auſpices duquel ont paru preſque tous les ouvrages eſtimés dans l'Inde. C'étoit une eſpèce d'académie, dont tous les membres profeſſoient le déiſme le plus rigoureux. Nulle trace d'idolâtrie parmi eux. Toute cette folle mythologie Indienne, à laquelle il eſt impoſſible de rien concevoir, avoir diſparu de leur penſée, pour n'y laiſſer que le

dogme conſolant de l'unité d'un Dieu.

Il faut que la réputation de ſageſſe, que mérita ce corps littéraire, eût excité dans l'Inde une grande admiration, puiſqu'on m'a fait lire dans quelques livres Indiens que l'un des vice-gérens de l'Etre-Suprême, celui ſur-tout dont le culte eſt en vigueur dans la péninſule occidentale, deſcendit un jour ſur la terre, pour entrer ouvertement en diſpute reglée avec les membres de cette compagnie; qu'il fut vaincu, qu'il ſe fâcha, mais que toute ſa colère fut impuiſſante contre l'aſcendant de ces hommes ſupérieurs.

Vous me ſaurez gré, ſans doute, d'avoir

d'avoir recueilli pour vous quelques-unes des ſentences que cinquante-ſept membres de l'académie de Maduré s'appliquèrent un jour à extraire d'un poëme qui a pour titre *Tiron-Vallouven*, & auquel ils donnèrent l'approbation la plus honorable :

« Celui qui a fait le bien & dont » le cœur eſt pur, a connu l'eſſence » de la vertu : de futiles pratiques » lui ſont étrangères.

» L'homme grand ſait pardonner » les injures ; il ſait même faire du » bien à ſes ennemis ».

Vous voyez, Madame, que longtems avant l'ère chrétienne, des hommes s'étoient élevé, à force de philoſophie, juſqu'au pardon

des injures & à l'amour des ennemis.

« Une femme dans les douleurs » de l'enfantement a reſſenti de la » joie, lorſqu'on lui a dit : tu es » mère d'un fils : mais ſon cœur » treſſaille, quand la voix publique » célèbre ſon bonheur, pour avoir » donné le jour à un homme ac- » compli.

» Celui qui maître d'un arbre » chargé de fruits mûrs & ſavou- » reux, ne porte à ſa bouche que » des fruits verds, eſt un fou. Pour- » quoi parler avec rudeſſe, lorſqu'on » peut s'exprimer avec douceur ?

» L'affabilité eſt l'ornement de la » grandeur, la fierté ne ſied qu' » dans l'infortune.

» La ſcience de l'ignorant eſt de » ſavoir garder le ſilence, en pré- » ſence du ſage ».

Cette maxime ne vous rappelle-t-elle pas ces vers charmans de M. le Chevalier de Boufflers ?

Ne parler jamais qu'à propos
Eſt un grand & rare avantage :
Le ſilence eſt l'eſprit des ſots :
Et l'une des vertus du ſage.

Il eſt vrai que Deſmahis avoit dit précédemment dans un hymne au ſilence :

Tu conſerves l'honneur aux femmes,
Et tu tiens lieu d'eſprit aux ſots.

Voici d'autres ſentences extraites d'un ouvrage nommé *Naladiar*.

« Quelques perſonnes voulant » ſucer la canne de ſucre, commen- » cent par le bout d'en haut, & » finiſſent par la racine, telle eſt » la vraie amitié. Ses commence- » mens paroiſſent quelquefois inſi- » pides, mais le tems & l'expé- » rience font goûter les plaiſirs les » plus purs ».

En voici d'autres d'un ouvrage nommé *Biſanam.*

« L'opulence & les dignités ont » rendu petit celui qui a cru en » être aggrandi.

» Si tu le peux, jouis; mais ſoit » que tu puiſes de l'eau dans la » mer ou dans un puits, tu ne rem- » pliras jamais que ton vaſe.

» Si le nom d'un ignorant orgueil

» leux, aujourd'hui exhauſſé ſur un » atome, parvient à la poſtérité, » elle dira, il a paſſé. La gloire » durable de l'homme eſt la ſcience ».

Enfin voici la dernière que je n'ai pas oublié de recueillir d'un livre connu dans l'Inde, ſous le nom de *Nydivenla*.

« Une femme, vraiment digne de » la tendreſſe d'un époux, ſait en » prévoir tous les beſoins : avec » l'empreſſement d'une mère, elle » lui prépare ſa nourriture ; amie » éclairée, elle le conſeille dans les » affaires ; enfin, avec une figure » modeſte & agréable, elle ſuffit à » tous les plaiſirs de ſon mari ».

Cependant ne croyez pas, Madame, que quelques reſtes de cette

ſageſſe qui éclairoit cette école de Philoſophes, ſe retrouvent encore dans les mœurs des Maduréens. Ce ſeroit un phénomène moral, ſi, en perdant la liberté, ils n'étoient point tombés dans la dépravation. A cette fierté d'ame, à ce noble mépris des richeſſes, à cet amour des choſes honnêtes, à toutes ces vertus antiques, le grand caractère des peuples libres, ont ſuccédé une lâcheté, une ſoif du gain, un penchant pour le vol, une eſpèce de honte de la vertu même, & toute la foule des vices, qui marquent un peuple d'eſclaves.

Tous ces déſordres, qui d'abord naquirent de l'eſclavage, en ſont devenus l'aliment: dans les révolu-

tions politiques que ce ſiècle a vu ſubir à l'Inde entière, Maduré a eu le ſort du midi de la Preſqu'île. Il a été ouvert à toutes les horreurs de la guerre. *Kan-Saeb*, ſimple cypaye, las de vivre ſous une domination tyrannique, ſecoua le joug, devint chef de ce petit état, & s'en fit déclarer roi. Le Nabab, *Mahamet-Ali* s'oppoſa à ſes prétentions. Soutenu des Anglois, il envoya contre Kan-Saeb une puiſſante armée. Celui-ci fit une vigoureuſe défenſe; trois fois les Anglois l'attaquèrent; trois fois ils furent repouſſés. Mais une des portes de la ville ayant été abandonnée par un de ſes officiers, il fut pris. Le général Anglois le livra pour

la ſomme de cent mille roupies à Mahamet-Ali. Ce Nabab lui ayant demandé : que m'aurois-tu fait, ſi tu m'avois pris ? Je t'aurois fait pendre, répondit Kan-Saeb. Ces mots furent l'arrêt de ſa mort. Il expira ſur un gibet ; & toutes les terres où il avoit porté ſes conquêtes, devinrent la proie du vainqueur & de la misère.

LETTRE CXIII.

De Maduré.

Nous allons, Madame, obſerver les Indiens dans leur vie privée. Et d'abord je fixerai un moment votre curioſité ſur leurs maiſons.

Je n'y ai rien vu de la grandeur orientale. Bornées à un ſeul étage, elles ſont preſque toutes bâties de terre ou de briques, & recouvertes de chaux. Les fenêtres en ſont très-petites, les portes toujours étroites & baſſes. On pratique ſur le devant une petite galerie appelée *varangue*. Élle eſt formée par le toît, & déborde le mur. On l'étaie de pluſieurs colonnes de bois mince, d'une groſſeur égale, dans toute leur longueur, qui, pour l'ordinaire ſans ornemens, ſont portées ſur un banc de terre battue, qu'on recouvre de chaux. L'intérieur eſt toujours de forme quarrée; dans le milieu on trouve une cour, autour de laquelle règne une galerie pa-

reille à celle qui domine ſur la rue.

Ordinairement les brames & les gens pieux enduiſent le pavé & quelquefois même les murs de bouze de vache. Ils ne prennent ce ſoin que par eſprit de religion ; cependant ils en retirent l'avantage d'éloigner les inſectes, qui ſont en grand nombre dans l'Inde, & qu'on chaſſe à l'aide de ce moyen. La plupart des pratiques religieuſes ſemblent n'avoir été chez tous les peuples, que des préſervatifs contre les maux phyſiques ? Les prêtres ſavoient très-bien ce qu'ils faiſoient, quand ils ſe livroient à des études de médecine. En montrant dans l'homme-prêtre, l'homme-médecin,

il ne leur étoit pas difficile de perſuader à la crédulité populaire, qu'ils tenoient des dieux mêmes la faculté de donner le plus grand des biens, la ſanté. Et voilà peut-être le plus ſolide fondement de cet empire abſolu, qui, chez les nations antiques, les faiſoit aſſeoir à côté des divinités. Il me ſouvient d'avoir vu arriver du fond de l'Italie à Montpellier un capucin, qui venoit prendre ſes degrés de médecine dans la faculté de cette ville. Je le vis recevoir le bonnet de Docteur ; & j'appris de lui-même qu'encore dans les hôpitaux d'Italie, les moines ſont à-la-fois aumôniers & médecins.

Revenons à nos Indiens. Leurs

meubles ſont auſſi ſimples que leurs maiſons ; ils conſiſtent en une natte ou en un tapis étendu par terre, en une ou deux figures ou tableaux des dieux, & en quelques vaſes de terre, entaſſés les uns ſur les autres, pour renfermer les inſtrumens du ménage. Cependant à la côte de Coromandel, le commerce donne l'aiſance d'avoir des maiſons plus grandes & plus propres, recouvertes en *argamaſſe*, eſpèce de ſtuc, ſur lequel l'eau ne peut mordre. Alors les toîts forment une galerie, où l'on va jouir de la fraîcheur du ſoir ; mais ce n'eſt que dans les colonies Européennes, qu'on peut en jouir, ſans craindre la tyrannie du gouvernement.

Ici on ne connoît pas l'uſage des caroſſes : on n'y voit que ceux qui ſont venus d'Europe ; mais on a deux autres voitures, le *gari* & le *palanquin*, qui ne ſont ni moins commodes ni moins ſuperbes.

Le gari eſt une eſpèce de belvéder, garni tout autour de rideaux, porté ſur un petit charriot à deux roues, & traîné par des bœufs à loupe, que M. de Buffon a déſignés ſous le nom de *biſon* blanc. Ces animaux ſuivent un cheval au galop, & font juſqu'à vingt lieues par jour. Quand ils ſont jeunes, on leur plie les cornes, pour les rendre uniformes & leur donner un contour agréable ; on les garnit de cercles d'or ; on peint de diverſes

couleurs les jambes & la poitrine de ces bœufs, juſqu'à la moitié du corps.

Le palanquin, la voiture la plus commode de l'Inde, eſt compoſé de trois parties principales, la *caiſſe*, la *tente*, & le *bambou*. La caiſſe eſt une eſpèce de lit formé d'un cadre de canne, entouré d'un bord de bois, garni aux quatre coins, en or ou en argent. Ce bord qui s'élève de quatre à cinq pouces au-deſſus du cadre, eſt couvert de nacre de perle, d'ivoire, & de morceaux d'ébène en placage. La caiſſe eſt ſoutenue par quatre pieds terminés en griffe de tigre, auſſi revêtus d'or. On garnit le cadre d'un matelas de velours accompa-

gné de deux oreillers de même étoffe, avec des glands & ſouvent des broderies, ou du galon ſur les coutures. A chaque bout de la caiſſe, ſont deux bâtons, qui, ſe traverſant en ſautoir, tiennent par des vis aux pieds & au bord. Ces bâtons, dans l'angle ſupérieur que forment leurs extrêmités, reçoivent les deux bouts du bambou, poſés deſſus horiſontalement.

Le bambou vous eſt déjà connu, Madame. J'ajouterai ſeulement quelques obſervations à celles que je vous ai communiquées dans le cours de mes voyages. J'ai appris que des paliſſades faites de ce roſeau ſont de bonnes défenſes contre le canon, qui n'y fait que ſon trou,

ſans les enflammer. Plus le bambou sèche, & plus il acquiert de conſiſtance & de dureté. Le rapprochement de ſes nœuds lui donne une force prodigieuſe ; & quoique plus léger que ne le ſeroit un roſeau de la même groſſeur, il ſupporte les fardeaux les plus peſans, ſans plier ni ſe rompre. Deux morceaux de cette canne de dix pieds de longueur ſur trois pouces de diamètre peuvent porter quinze cents livres. On en voit la preuve dans les bambous de palanquin.

Pour courber ce roſeau, on ajuſte deſſus, lorſqu'il eſt jeune, un moule le long duquel il croît dans la forme qu'on veut lui donner. Celui dont la courbure approche le plus

du demi-cercle, eſt le plus cher. La partie courbée, qui dans le palanquin doit être de la longueur de la caiſſe, eſt toujours couverte d'une étoffe de ſoie de la même couleur que les oreillers, & porte un petit matelas long, plat, de la même étoffe; c'eſt ſur ce matelas que poſe la tente, qui eſt comme le ciel de cette eſpèce de lit. Elle eſt de coton, piquée & traverſée dans la largeur par des bambous plats, à-peu-près comme les corſets des femmes le ſont par des baleines. Quelquefois le long de la courbure intérieure, le bambou eſt garni de petites boſſettes d'argent, mêlées de glands de ſoie, de la couleur du matelas. Au milieu du palan-

quin pend un gros gland d'or.

Les Anglois ont des fauteuils dans leurs palanquins, & s'y tiennent aſſis. Les François plus voluptueux s'y tiennent couchés. Quelquefois ils pratiquent à un des bouts du cadre, une petite cave, plus grande que nos vaches, pour enfermer les proviſions du voyage.

Ces voitures ſont traînées ordinairement par ſix *Béras*, qu'on nomme *Boys*, c'eſt-à-dire ſerviteurs. Deux de ces Béras placés ſur le devant du palanquin, portent le bout le plus court; trois autres ſur le derrière, portent le bout le plus long, & le ſixième accompagne en courant, & relève les autres à ſon tour. En voyage il faut huit

Béras, & quelquefois douze. Ces porteurs vont ſi vîte qu'ils font juſqu'à deux lieues par heure. Ils s'excitent dans leur marche par des chants, dont ils répètent les refrains avec un accord & une juſteſſe ſurprenante.

LETTRE CXIV.

De Maduré.

JE me ſuis ſouvenu, Madame, que des Miſſionnaires dans des ouvrages imprimés, s'étoient répandus en éloges ſur l'élégance & la belle taille des ânes du Maduré; je n'avois pas oublié ſur-tout que dans leurs relations ils nous ont repréſenté cette claſſe d'animaux

comme l'objet d'une vénération particulière, & que le nouvel hiſtorien de la nature appuyé ſur ces témoignages répétés, nous avoit dit que ces quadrupèdes étoient reconnus ici pour avoir été la ſouche de la nobleſſe & des rois du pays. Ce ſouvenir m'a déterminé à une recherche ſcrupuleuſe de la vérité. Le réſultat des informations que j'ai recueillies dément & détruit tout ce beau récit des Miſſionnaires.

Et d'abord, j'affirme hardiment que cette deſcendance des rois & de la nobleſſe eſt un conte inventé à plaiſir, ou du moins une fauſſe interprétation donnée à une expreſſion que l'humilité religieuſe a miſe ici en uſage dans le langage ordi-

naire. Il n'eſt pas rare de trouver ici, non plus que dans le reſte des Indes, des hommes qui par modeſtie ou par baſſeſſe ſe nomment en parlant d'eux-mêmes, ânes ou chiens. Il eſt encore vrai qu'un certain *Kaparen*, auteur d'une caſte ou tribu diſtinguée dans le Maduré, paſſe pour avoir été d'un eſprit tellement borné, que pluſieurs écrivains ont déſigné cet Indien ſous la première de ces qualifications injurieuſes. Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſenſible que de pareilles tournures de phraſe ne devoient pas être priſes à la lettre, ni relevées pour jetter du ridicule ſur un peuple.

Quant à la beauté des ânes du Maduré, croyez encore, Madame,

qu'il n'en eſt rien, abſolument rie
Je viens de traverſer du midi a
nord toute l'étendue de ce pet
état, & par-tout ces animaux ſ
ſont offerts à mes yeux ſous le
traits d'une race petite, foible &
cagneuſe. Comme d'ailleurs la plu-
part ſont ſujets à avoir la reſpira-
tion gênée, on leur fait ſubir ordi-
nairement une opération qui achève
de les rendre difformes : il s'agit
de deux inciſions, longues de ſix
pouces, ſur une direction perpen-
diculaire à l'angle extérieur de cha-
que œil ; plaie fort profonde qui
doit, en ſe cicatriſant, reſter ou-
verte. Vous concevez que cette
double inciſion ajoute à la diffor-
mité naturelle de la tête.

Au ſurplus, la plupart des Indiens regardent l'âne à-peu-près comme immonde, de ſorte qu'un des moyens uſités pour noter quelqu'un d'infamie, eſt de faire répandre ſur lui de l'urine de cet animal. Enfin ce qui eſt une preuve inconteſtable du peu d'eſtime qu'on en fait ici, de même qu'en Europe, c'eſt que les ſeules perſonnes qui en exigent du ſervice, ne ſont que des blanchiſſeurs de linge, des eſpèces de pionniers preſque toujours errans, & quelques autres gens de baſſe tribu, leſquels n'habitent ni dans l'enceinte des villes, ni même dans l'intérieur des villages. Un Indien de tribu noble n'oſeroit élever ce quadrupède chez lui, ni s'en ſervir pour monture.

Vous avez vu dans une lettre précédente, Madame, qu'on ſe fait traîner par des bœufs, dont l'Inde nourrit pluſieurs races diſtinctes & caractériſées par des traits bien marqués. La plus belle eſpèce eſt celle des biſons. Ils ſont la plupart parfaitement blancs, bien pris dans leur taille, & preſqu'auſſi hauts que nos grands chevaux de caroſſe. Leur tête eſt médiocrement groſſe, & armée de cornes preſque toujours arquées. Une élévation charnue, qu'ils ont au-deſſus des épaules & un peu courbée en arrière, eſt quelquefois de la groſſeur de la tête d'un homme, laquelle ſeroit applatie ſur les côtés. On la dit recouverte de muſcles, à l'aide deſquels l'animal

lui

lui imprime quelquefois un léger balancement ou mouvement d'oſcillation.

Ces bœufs d'un caractère doux & pacifique ſont par-là même très-propres à ſervir de monture; leur pas en outre, qui eſt une eſpèce d'amble, ſuffit à fournir une marche de vingt lieues par jour. Aujourd'hui le ſouverain de Maduré vient d'en attacher un certain nombre au ſervice de ſon artillerie de campagne. Ceux-là ſont ferrés, toutes les fois qu'on les conduit dans un pays de montagne. Je n'oublierai pas de vous dire que ſenſibles aux plus légères impreſſions d'un cordon paſſé dans le cartilage qui ſépare leurs nazeaux,

ils obéiſſent à la main avec plu de préciſion peut-être qu'un cheva d'Europe bien dreſſé.

J'ai vu ce matin dans les mair de trois bateleurs, le fameux ſer pent couronné ou *couleuvre capelle* dont la race eſt aſſez commune dar les environs de Maduré. Ce reptil parvient juſqu'à la longueur de ſi pieds. Sa peau eſt diviſée à l'œ en de petits compartimens réguliers où des nuances plus ou moins trar chantes de verd, de jaune & d brunâtre font un aſſez bel effet. Nou la nommons capelle, du mot Por tugais *capelo*, parce qu'elle a au deſſous de la tête, une peau lâche qui, ſuſceptible de s'étendre des deu côtés, préſente alors la forme d'un

ſorte de chaperon, ſur lequel paroît une empreinte, qui approche de celle d'une paire de lunettes. Cette peau lâche ne s'étend ainſi que lorſque l'animal ſe redreſſe, agité par la crainte, la colère ou l'étonnement, en un mot par un objet qui l'affecte un peu fortement. Dans ces circonſtances, il ſoulève la partie antérieure de ſon corps, à-peu-près du tiers de ſa longueur; ſa tête alors eſt preſque toujours en mouvement; & paroiſſant regarder de toutes parts, il reſte en place ou rampe lentement ſur la partie inférieure de lui-même. C'eſt ce regard attentif qui lui a valu dans l'Inde la gloire de ſervir ſpécialement d'emblême à la prudence.

Mais lorſque ce reptile mange, qu'i eſt en repos ou qu'il eſt pourſuivi ſon chaperon ne s'épanouit point parce qu'alors tous ſes muſcles ſon ou relâchés ou occupés, ſoit pou agir, ſoit pour fuir le danger.

Les Indiens gentils ou idolâtre ont pour cette couleuvre une véné ration ſuperſtitieuſe fondée ſur quel ques légendes de leur théologie. Il ne la déſignent preſque jamais ſans l'honorer des qualifications d royale, de bonne, de ſainte. Quel ques-uns la voyent avec joie alle & venir juſques dans l'intérieur d leurs maiſons, ſottiſe religieuſe dont ils ſont quelquefois la dupe car, comme ſans le ſavoir, ou per dant le ſommeil, il eſt très-poſſible d

lui faire du mal, elle ſe venge auſſi-tôt avec fureur. Sa morſure peut cauſer la mort en deux ou trois heures, ſur-tout ſi le venin a pénétré quelque muſcle ou quelque vaiſſeau un peu conſidérable.

Ce reptile m'a paru ſenſible aux accords d'une ſorte de flageolet champêtre à deux tuyaux. Les bateleurs jouoient un air monotone, traînant & dur, qui d'abord avoit ſemblé l'étonner. Bientôt la couleuvre s'eſt avancée. Puis s'arrêtant, elle s'eſt dreſſée à demi en épanouiſſant ſon chaperon. Elle eſt reſtée près d'une heure dans cette ſituation, & de légers balancemens de tête m'ont prouvé, durant tout ce tems, l'impreſſion de plaiſir que ces

ſons faiſoient ſur ſes organes. U
François, chez lequel j'ai trouv
l'hoſpitalité, m'aſſure qu'il a répé
pluſieurs fois lui-même cette épreuv
ſur des couleuvres qui n'étoien
nullement dreſſées à cet exercice
& particulièrement ſur une capell
qu'il avoit attrappée dans ſo
jardin.

Je terminerois ici mes obſerva
tions ſur le Maduré, ſi l'homm
éclairé qui m'a ouvert ſa maiſon
ne me fourniſſoit des détails curieu
ſur un inſecte qui s'introduit ic
dans les jambes ou les cuiſſes d
l'homme, lorſque marchant ſan
être chauſſé, comme la plupart de
Aſiatiques, on a l'imprudence d
ſe repoſer ſur la terre. Cet inſect

connu en Europe ſous le nom de dragonneau, s'appelle ici ou *Narr*, ou *kirapao*. Du reſte je ne changerai rien au récit de mon hôte, & je vous l'adreſſe tel que je l'ai reçu écrit de ſa main.

« Je n'ai pu ſavoir ſi c'eſt par » les pores, ou par une piqûre » inſenſible qu'un animalcule in- » connu introduit le germe du » dragoneau dans les chairs. Quoi » qu'il en ſoit, ſix, ſept mois & » quelquefois plus, s'écoulent ſans » qu'on ait le moindre indice de ſa » préſence, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce » qu'ayant acquis un développement » convenable, lui-même enfin ſe » fait jour & ſe produit au-dehors. » C'eſt ce qui m'eſt arrivé vers la

» fin de la dernière guerre. J'avois
» été envoyé dans le Maduré, que
» les Anglois poſſédoient : quoique
» parfaitement déguiſé & non pré-
» ſumé Européen, je fus arrêté à
» un paſſage gardé par un corps
» de Cipayes ennemis. Je trouvai
» bientôt moyen de me tirer de
» leurs mains ; mais ce contre-tems
» m'ayant obligé de ſuivre pendant
» quelque tems à pied des routes
» détournées, je reçus dans la jambe
» droite le germe d'un de ces in-
» ſectes, dont je ne m'apperçus
» qu'en arrivant à l'île de France
» Cet accident m'a mis à lieu de
» faire ſur ce ſujet des remarques
» dont voici le précis. La tête du
» dragonneau eſt d'un brun maron

» l'œil découvre à l'extrêmité un
» point noir. En le conſidérant avec
» une loupe aſſez commune, & le
» preſſant avec une épingle, j'ai
» cru y appercevoir une petite lan-
» guette ou trompe, d'une ſubſtance
» un peu ferme, ſuſceptible de s'al-
» longer & ſe contracter. Son corps
» blanc-mât de couleur, & au plus,
» gros comme une chanterelle,
» parvient quelquefois à la longueur
» de deux ou trois aunes : il paroît
» formé d'une ſuite de petits an-
» neaux, unis les uns aux autres,
» par une peau environnante très-
» déliée. Un ſeul boyau règne d'une
» extrêmité à l'autre ; mais quoique
» cet inteſtin ne ſoit pas plus gros
» qu'un fil médiocre, les fibres qui

» en ſont diſpoſées en long, ſe
» rompent bien moins aiſément que
» celles de la mince pellicule qui
» couvre & réunit les articulations
» du corps.

» Lorſque les Indiens s'apperçoi-
» vent de la préſence de ce ver,
» qui tôt ou tard ſe montre en
» dehors, en perçant la peau, ils
» le ſaiſiſſent par la tête, & en
» tirant doucement, ils fixent cette
» partie ſur une petite courroie, ou
» ſur un morceau de plume, qu'en-
» ſuite ils tournent pluſieurs fois
» le jour; ainſi ſans faire d'effort,
» peu-à-peu ils parviennent à l'ex-
» tirper. L'objet de cette grande
» circonſpection eſt la crainte de
» caſſer le corps de l'inſecte; en

» effet il eſt rempli d'une lymphe » blanchâtre, d'une qualité très- » âcre, dont l'effet eſt de cauſer » une inflammation, qui ordinai- » rement eſt ſuivie d'un abcès, & » quelquefois même de la gangrène.

» Lorſqu'à mon arrivée à l'Ile de » France, il eut été reconnu que » j'avois ce ver dans le pied, on » eſſaya de le tirer, en ſuivant le » procédé ci-deſſus indiqué. Mais » ſoit par défaut d'habitude, ou par » l'exceſſive foibleſſe de la peau de » l'inſecte, deux fois il ſe rompit, & » occaſionna deux abcès conſidé- » rables, qui néceſſitèrent des opé- » rations dont un des objets étoit » de retrouver la ſuite de ce petit » corps entre les muſcles de mon pied.

» Dans les panſemens qui durè-
» rent plus d'un mois, j'ai remar-
» qué que la portion, plus ou moin
» longue du corps de ce vermiſſeau
» qui fut coupée dans les diverſe
» opérations, & repondoit à ce qu
» déjà avoit été retranché, tomb
» bientôt en ſuppuration; mais l
» partie reſtante du côté que l'o
» peut ſuppoſer ſon anus, continu
» d'être pleine de vie. Ainſi l'extr
» mité poſtérieure du *dragonne*
» ſeroit-elle donc une tête en pu
» ſance? C'eſt-à-dire que par le bie
» fait d'une nature prodigue, ce
» partie ſeroit douée d'une facu
» ſurabondante, d'abord inert
» mais ſuſceptible dans certains c
» de pomper la lymphe dont
re

» reſte du corps de l'animal doit » être aliménté ».

LETTRE CXV.

D'Alcatile.

JE ne vous entretiendrai d'Alcatile, Madame, que pour vous donner une idée du culte que j'ai trouvé établi dans cette ville du Maduré. Ce culte eſt le comble de l'impudicité. Les prêtres adorent ſolemnellement le dieu Priape, ſous le nom de *Lingam*; il eſt repréſenté ſous la figure des parties naturelles de l'homme ou de celles des deux ſexes réunis. Cette indécente divinité a un grand nombre de ſectateurs dans toutes les parties de l'Inde.

elle eſt adorée comme la ſource de la génération des êtres vivans ; on en porte au cou l'image obſcène, connue ſous le même nom, à laquelle on offre tous les jours des ſacrifices.

J'ai trouvé à Alcatile un François, miſſionnaire de Maduré. Il deſireroit beaucoup de faire la converſion d'un docteur du pays, qui s'eſt acquis une grande réputation, & dont l'exemple pourroit en convertir beaucoup d'autres au chriſtianiſme. Cet idolâtre, homme d'eſprit, & plus inſtruit que ne le ſont les docteurs Indiens, parle avec éloge de la religion chrétienne. Pourquoi, lui diſoit le miſſionnaire, ne m'aidez-vous pas à faire con-

noître l'Etre ſuprême à vos compatriotes ? Notre travail ſeroit inutile, lui a répondu le docteur ; l'eſprit de ce peuple eſt trop borné : il n'eſt pas capable d'une connoiſſance ſi ſublime. Le miſſionnaire repliqua : Il en eſt de Dieu comme de la mer. Quoiqu'on n'en voie point toute l'étendue, & qu'on n'en pénètre pas la profondeur, on ne laiſſe pas de la connoître aſſez, pour faire des voyages d'un très-long cours, & ſe rendre aux lieux où l'on a deſſein d'aller. De même quoique l'Etre ſuprême ſoit incompréhenſible, il n'eſt perſonne qui ne le puiſſe connoître autant qu'il eſt néceſſaire pour le bonheur de la vie à venir. Cette comparaiſon

plaiſoit beaucoup au docteur ; mais elle n'a pu lui faire embraſſer la doctrine qu'il eſtime. Un gros lingam qu'il porte au cou, eſt comme le ſceau de ſa réprobation.

Une loi qui m'a paru très-aſſortie à l'obſcénité du culte, & qu'on dit établie par les prêtres lingamiſtes, oblige les jeunes filles à abandonner leur virginité à la brutalité de ces prêtres.

Je ne dois reſter que deux jours à Alcatile : c'eſt une ville grande & bien peuplée, mais ſale & mal bâtie, comme le ſont preſque toutes les villes de l'Inde. La plupart de ſes habitans ſont lingamiſtes, & par-là donnent peu d'eſpérance aux miſſionnaires. La vie que mènent

nos prêtres, pour faire des conquêtes au chriſtianiſme, pourra intéreſſer votre curioſité. Perſuadés que rien n'a plus de force pour attirer les infidèles, que l'exemple d'une vie auſtère & mortifiée, les miſſionnaires ont pris l'habit & la manière de vivre des *Sanias* bramines, qui ſont une ſecte Indienne de religieux pénitens. C'eſt contracter un terrible engagement ; car, outre l'abſtinence de chair, de poiſſons & d'œufs, ces moines idolâtres ont des pratiques extrêmement gênantes : ils ſe lavent tous les matins, dans un étang public, ſans égard pour la différence des ſaiſons, & recommencent ce bain avant leur repas, qu'ils ne prennent qu'une

fois par jour. Leur état les assujettit à la plus rigoureuse solitude, pendant le tems où ils ne sont point occupés au service de l'humanité. Toute leur nourriture se réduit à quelques légumes, ou à un peu de riz cuit à l'eau. Les Indiens ont pour maxime que quiconque entreprend de les rendre meilleurs ou plus sages, doit mener une vie conforme à ces instructions. Les missionnaires observent cette maxime avec la plus grande rigueur. Ce n'est point de leur propre autorité qu'ils se sont ainsi travestis en bramines : un supérieur de leur mission faisant sagement réflexion à l'attachement des Indiens pour leurs prêtres & leurs religieux, jugea qu'en prenant

leur habit & vivant à leur manière, on pourroit s'attirer plus aiſément la confiance de ce peuple. Ce deſſein fut propoſé au Saint-Siège, qui le fit examiner au tribunal de la *propagande*. On y expoſa que l'habit des brâmines étoit moins une marque de religion qu'un ſigne de nobleſſe, & l'on permit en conſéquence aux miſſionnaires d'eſſayer ce moyen de converſion, qui en effet leur a réuſſi. Alors on ne les vit plus que la tête & les pieds nûs, marchant ſur le ſable brûlant, expoſés ſans ceſſe aux plus grandes ardeurs du ſoleil, paſſant quelquefois pluſieurs jours ſans nourriture, & attendant ſous un arbre, ou ſur un grand chemin, que quelque

idolâtre, touché de ces auſtérités, vînt écouter leurs prédications. Si le chriſtianiſme eut toujours pris des moyens auſſi ſages & auſſi meſurés, ſes conquêtes auroient été & plus douces & plus ſûres.

Dans tous les lieux où je paſſe avec le miſſionnaire, le peuple s'attroupe pour voir le *Sanias chrétien*; c'eſt le nom que lui donnent ces bonnes gens. Ce matin il a reçu la viſite de pluſieurs femmes de Bramines: les unes parmi diverſes queſtions, lui ont demandé ſi leurs maris qui avoient entrepris de longs voyages, reviendroient heureuſement. Le miſſionnaire leur a répondu: Je ne ſuis point venu pour vous tromper, comme vos faux docteurs,

mais pour vous ouvrir le chemin du bonheur dans l'autre monde. Elles l'ont écouté attentivement, puis l'ont salué civilement, & se sont retirées sans rien dire. D'autres mieux disposées & plus dociles à l'instruction évangélique, ont reçu le baptême. Je vais laisser mon missionaire à ses fonctions apostoliques. Demain je serai en route pour le Marawar.

Fin du dixième Volume des Voyages.

TABLE

Pour les neuvième & dixième Volumes des Voyages.

TOME IX.

BATAVIA.

LETTRE LXXXIV. *Description, climat, mœurs & usages*, page 1
LETTRE LXXXV. *Gouvernement & administration politique*, 24

BORNEO.

LETTRE LXXXVI. *Description, commerce, productions & détails historiques*, 36

ILES MOLUQUES.

LETTRE LXXXVII. *Idée générale, mœurs & description abrégée*, 47
LETTRE LXXXVIII. *Phénomènes particuliers à l'île d'Amboine, mœurs & usages de ses habitans*, 64
LETTRE LXXXIX. *Mœurs &*

usages des Alfouriens, leur cruauté, leur goût pour la chair humaine, 90

LETTRE XC. *Productions & commerce des Moluques, régne animal,* 108

TIMOR.

LETTRE XCI. *Détails historiques, mœurs, usages & productions,* 144

ILES CÉLEBES.

LETTRE XCII. *Idée générale de cette île, description de la ville de Mancaçara, détails historiques sur l'établissement des Hollandois à Célèbes,* 167

LETTRE XCIII. *Mœurs, usages, religion,* 198

LETTRE XCIV. *Des productions & des différens animaux,* 221

PHILIPPINES.

LETTRE XCV. *Idée générale des Philippines. Description particulière de Manille,* 245

TOME X.

SUITE DES PHILIPPINES.

LETTRE XCVI. *Utilité des voyages & qualités nécessaires à un voyageur*, 1

LETTRE XCVII. *Traversée de Manille à Mindanao, tempête, révolte de l'équipage, & arrivée à Mindanao*, 8

LETTRE XCVIII. *Usages & mœurs des Mindanayens*, 17

LETTRE XCIX. *Description de la capitale, hôtels des Seigneurs, repas, danses, musique*, 35

LETTRE C. *Ile de Xolo. Quadrupèdes, oiseaux, fruits, manière dont cette île fut conquise par les Espagnols*, 45

LETTRE CI. *Course dans les îles Paragua, Panay & Zébu. Mort de Magellan. Fève de S. Ignace*, 53

LETTRE CII. *Apperçu général des loix & de la religion*, 61

LETTRE CIII. *Phénomènes du climat & productions du sol dans les règnes animal & végétal*, 76

LETTRE CIV. *Récit d'un voyageur sur les îles Palaos*, 111

MARIANES.

LETTRE CV. *Découverte, climat & productions de ces îles*, 130

LETTRE CVI *Origine, couleur, longue vie, médecine, vêtemens, langue, poésie, connoissance du feu, navigation des Marianois*, 140

LETTRE CVII. *Système religieux, cérémonies funèbres, assemblées de fête, parure & chant des femmes*, 152

LETTRE CVIII. *Rang, préjugés, usages des nobles*, appelés Chamorris ; *mariages ; autorité des femmes. Débauche de la jeunesse ; caractère général de la nation ; singularité des Marianois Montagnards*, 165

LETTRE CIX. *Amour de la vengeance, manière de faire la guerre, armes offensives*, 179

LETTRE CX. *Course dans l'île de Tinian ; ses bois, ses animaux, son ancienne population, ses ruines, &c.* 185

Côte de la Pecherie.

LETTRE CXI. *Pêche générale & annuelle des huîtres perlières*, 200

Madure.

LETTRE CXII. *Etats de Madure, ville capitale du même nom ; ancienne académie de Philosophes Indiens, recueil de maximes philosophiques, caractère des Madurèens, &c.* 213
LETTRE CXIII. *Maisons des Indiens ; usage de la bouse de vache ; voitures, le gari & le palanquin*, 224
LETTRE CXIV. *Anes du Madure, Bisons, serpent capelle dragonneau, récit d'un voyageur*, 253
LETTRE CV. *Culte du Lingam à Alcatile, & vie des missionnaires d'Europe dans cette ville & dans l'Inde*, 253

Fin de la Table.

599630
BN